



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

CHRONIQUE DE LA MODE

Paris, mai 1896.

Revenons encore à nos collets et à nos jaquettes, en disant, tout d'abord, que leur vogue commence à être joliment menacée et à baisser pavillon devant le vêtement droit, auquel on a donné le nom de veste Louis XI. — Ce n'est certes pas joli, et plus d'une jolie taille hésitera à se cacher sous cette veste, tandis que les femmes à tournure un peu épaisse y trou-



CORSAGE FANTAISIE, en soie tramée sur chaîne mauve, brodée de perles, et ouverte sur une chemisette de mousseline de soie verte; col Médicis à la chemisette; devant, gros nœud sans-gêne en tulle blanc. Manches ballon à hauts poignets drapés, manchette de tulle. Capote de tulle noire recouverte sur la passe par une guirlande de feuillage avec pensées en dessus; devant, gros choux mélangés en tulle blanc et noir, surmontés par une aigrette couchée en plumes blanches. (D'après un dessin de Mde L. A. Houde, jr, 1588 rue Ste-Catherine.)

veront un surcroît désagréable à sa grosseur. Pourquoi donc trouve-t-il grâce et même vogue devant tant de femmes?

Tout simplement parce que sa forme droite et large permet de le placer sur tous les corsages, même les plus ornés de tous les froufroutages de tulle, de rubans ou de dentelle, sans qu'ils aient l'air ensuite d'avoir seulement été touchés. — Je vous ai dit, je crois, il y a déjà quelque temps, que cette veste se ferait particulièrement en grosse toile à voile.

La toile sera surchargée d'appliques de velours, de soie, de dentelle blanche ou noire; mais tout cela devra être posé à plat, et ne ressembler en rien à tous les ornements plissés, bouillonnés, froufroutés, qui garnissent les corsages des robes, surtout celles destinées à l'intérieur.

Décidément, la mode ne peut prendre un parti pour les manches, et chacune en prend à sa fantaisie, aussi en voit-on en cet instant de toutes les couleurs et de toutes les formes, depuis la plus plate jusqu'à la plus bouffante. Disons bien vite que, faute d'habitude d'en voir depuis longtemps, les premières manches plates qui nous apparaissent ne font pas florès. — On semble les essayer surtout avec le costume failleur, quoique celui-ci ait presque absolument perdu ses allures un peu masculines.

Il ressemble si bien aujourd'hui aux autres costumes cités de ville, qu'il devient à peu près impossible de le reconnaître et que bientôt, la chose n'existant plus, le mot sera aussi obligé de disparaître.

Dans toutes ces modes, un peu transitoires, tout peut être acceptable lorsque cela est trouvé joli; mais ce qui me semble ne pouvoir l'être, c'est l'énorme et volumineuse garniture posée, en guise de manche, au-dessus du coude, en laissant l'épaule et le bras complètement dénudés si la toilette est toilette de soir, ou tout à fait à plat si elle doit être portée pour le jour ou pour la rue.

C'est bien là une chose que l'on essaie, mais qui ne peut avoir la prétention de durer.

Ne pouvant apporter de grands changements aux formes des toilettes les femmes qui aiment à y penser et à s'en occuper quand même se livrent particulièrement à l'étude des vêtements de dessous, qui, on en est convaincu, constituent aujourd'hui la véritable élégance.

Aussi, comme on sent le désir de révéler au moins légèrement sa jupe, pour laisser apercevoir le jupon, que l'on ne peut cacher à la vue!

Il est de mode, en ce moment, d'assortir le corset, le jupon, le dessus de corset, les pantalons, les uns aux autres.

Et l'on aura un dessous tout en rose, mauve, bleu ou crème, au moins aussi joli, sinon beaucoup plus, que la jupe et le corsage.

Tout cela serait fort coquet et charmant, si nous n'étions que des poupées; mais nous ne sommes pas des poupées, et tout en admettant de l'élégance dans ces dessous qui accompagnent la toilette, je ne crains pas, au moins pour les femmes à qui la vie ordinaire donne d'autres occupations que celle de parer constamment leur personne, de blâmer hautement cette absorption qui fait oublier que l'être humain est destiné à autre chose qu'à plonger les yeux dans les fioritures et les dentelles.

Soyez donc élégantes et bien mises, que ce soit dans votre jupe ou dans votre jupon; mais pensez, vous, mère de famille, que vos idées doivent être plus sérieuses pour l'éducation de vos enfants; vous, jeunes filles, que ce rôle doit aussi vous incomber un jour!

N'est-ce pas que vous ne me trouvez pas trop moralisatrice et que toutes, au moins je l'espère, vous êtes disposées à penser comme moi? Mais certes, puisqu'à côté de la morale, qui n'est qu'un accessoire dans ces chroniques, je vous apporte toujours plein les mains toutes les leçons de la coquetterie permise et de bon aloi. Et puisque je suis en train de faire quelque diversion à nos questions ordinaires, pourriez-vous me dire, vous qui réfléchissez quelquefois plus que je n'ai le temps souvent de le faire moi-même, pourquoi il est défendu aujourd'hui, parmi les personnes



TOILETTE DE FILLETTE DE 13 ANS, en lainage hortensia. Corsage froncé sous un grand col de lingerie entouré par un volant brodé semblable. Manches gigot, ceinture nouée sur le côté. Jupe demi-courte, ornée d'un galon au-dessus de l'ourlet, et de nœuds de ruban sur le côté. Chapeau paillason jaune rond, orné d'un gros nœud alsacien avec marguerites sur le devant. (D'après un dessin de Mde L. A. Houde, jr, 1588 rue Ste-Catherine.)

qui veulent se donner un air de gentlemanerie, de s'offrir le bras entre homme et femme? Ni dans la rue, ni aux courses, ni dans les endroits publics enfin, on ne doit se donner le bras, et encore moins que tous les autres un mari et une femme! A cette question que je n'ai pu trancher, je n'ai trouvé que cette réponse: C'est la mode, cela est vrai; mais il n'y a que les esprits un peu... étroits qui se croient obligés de s'y soumettre.

BLANCHE VALMONT.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Comment se débarrasser d'une fausse pièce de monnaie.

1er commis.—Quelqu'un m'a passé hier un vieux bouton pour un sou et j'en ai été fort embarrassé.

2me commis.—Fallait le passer à un autre.

1er commis.—Pas si facile que ça. Le premier à qui je l'ai offert est un vendeur de tickets; il me l'a repoussé avec mépris.

2me commis.—Fallait aller chez un droguiste; ils font tant de profit sur la vente des remèdes qu'ils ne regardent pas aux sous.

1er commis.—J'y suis allé, mais ça n'a pas pris; pas davantage avec les petits vendeurs de journaux, non plus qu'avec les cireurs de bottes.

3me commis.—Mais, voyons, tu as réussi à le passer à quelqu'un ton mauvais sou?

1er commis.—Oh, oui.

2me commis.—A qui l'as-tu passé?

1er commis.—A l'un de mes amis.

Le **BAUME RHUMAL** est le Roi des Guérisseurs

HISTOIRE NATURELLE



I

Un rat délaissé par sa dulcinée voulut se suicider.

Cueillette des Journaux Français

(Fait spécialement pour les lecteurs du SAMEDI)

Un vieux gredin de soixante dix ans comparait devant la Cour d'assises ; il est condamné à vingt ans de travaux forcés.

— Oh merci, mon président, s'écria-t-il d'une voix rauque ; je n'espérais pas vivre si longtemps.

Durasoir, qui étrennait hier un parapluie d'un prix inestimable, s'aperçoit, après l'averse, que les gouttelettes en ont irrémédiablement taché la soie.

Notre ami s'en va se plaindre au marchand. Celui-ci procède à un examen attentif ; puis, se frappant le front :

— Je vois ce que c'est ! s'écria-t-il... Il aura plu !

A la bibliothèque.
— Je voudrais un ouvrage.
— De quel auteur ?
— D'une hauteur moyenne... C'est pour m'asseoir dessus.

Dictionnaire allégorique :
Barreau. — Petit bâton qui sert de gymnastique aux perroquets.
Bâtonnier. — Le perroquet arrivé au haut du bâton.

Au Tribunal.
Un chroniqueur judiciaire s'aperçoit que tous les magistrats présents sont atteints de calvitie.
— Je connaissais, dit-il, la magistrature debout et la magistrature assise, voici la magistrature à genoux.

Victor Hugo, l'immortel rapsode de notre dix-neuvième siècle, aimait, comme vous savez, les assonances, les rébus, les jeux de mots, les quolibets et autres calembours.

Tout le monde connaît le fameux quatrain offert par lui pendant le siège à Mme Catulle Mendès (née Judith Gautier). Il s'agissait d'une invitation à dîner :

Si vous étiez venue, ô beauté que j'admire,
Je vous eusse fait faire un festin sans rival.
J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire,
Afin de vous offrir une aile de cheval.

Autre quatrain, même temps, mais à une autre dame.
Cette fois, au jour de l'an, il s'agissait d'un sac de pralines.

A Mme X...

Grâce à Boissier, douce colombe,
Heureux, à vos pieds, nous tombons,
Car les forts sont pris par les bombes
Et les faibles par les bonbons.

Un respectable Yankee est assis auprès de sa femme. Le froid est vif ; on est au commencement de novembre. Il dit à son fils d'aller lui chercher une bûche. Le fils disparaît et ne revient pas. Les jours, les mois, les années s'écoulent, pas de nouvelles du jeune Américain. Le père en a fait son deuil depuis longtemps, lorsqu'un soir, au bout de vingt-quatre ans, il voit son fils chargé d'une énorme bûche, qu'il dépose à ses pieds en lui disant :

— Voilà la bûche que vous m'avez ordonné d'aller chercher.
— Fort bien, dit le père, sans autrement s'émouvoir, mais vous y avez mis le temps !

Deux cambrioleurs se disputent un assez maigre butin : un tiroir dans lequel est une pièce de cinq francs. Tout à coup l'un d'eux arrange l'affaire :

— On ne peut pas faire de monnaie, est-ce pas ? qu'il dit à son acolyte, eh bien ! garde la caisse et donne moi les cinq balles !

En police correctionnelle.
Un vagabond, très chevelu, comparait.
— Votre nom ?

— Onésime Plumard, c'est ainsi qu'on me nomme.

— Votre âge ?
— Voilà bien cinquante que je suis honnête homme.

— Votre domicile ?
— La Terre est mon seul lit, mon rideau le ciel bleu.

— Votre profession ?
— Aimer, chanter, prier, croire, espérer en Dieu...

— Vous avez volé un pain...
— J'avais faim, magistrat ; aucune loi du monde
Ne saurait m'arrêter lorsque l'estomac gronde.

— Vous êtes un homme instruit, pourquoi n'écrivez vous pas comme vous parlez ?

Hélas ! les éditeurs sont de terribles gens,
Qui se montrent pour nous assez peu complaisants.
"Quand vous serez célèbres, ont-ils dit, m'a cher maître.
Nous nous occuperons de vous faire connaître."

L'infortuné poète est condamné à vingt-quatre heures de prison.
Il se retire en disant :

Oh ! magistrat, merci !... Ton arrêt me sourit,
Car pendant un grand jour je vais être nourri !

X... un de nos plus aimables chroniqueurs, subitement indisposé, fait appeler le docteur Z... son ami et collaborateur pour la partie médicale.

Celui-ci, après un examen en règle, se met à élaborer une ordonnance tellement longue que X... lui demande avec inquiétude :

— Tu fais donc de... la copie ?...

Sur le boulevard :
— Oui, mon cher, voilà le secret de la vie, mentir, toujours mentir.
— Il n'y a que ça de vrai !

— Vous êtes fatigué ?
— Mes voisins ont dansé toute la nuit : je me suis cependant couché sur une oreille, mais...
— Il fallait vous coucher sur les deux.

Place de l'Étoile, hier matin, un cavalier novice et sa monture n'arrivaient pas à se mettre d'accord.

L'homme voulait aller jouer de la fraîcheur matinale du Bois ; l'animal, au contraire, regrettait son écurie qu'il s'était mis dans la tête de regagner. Déjà même, ayant pris la direction désirée, il se refusait à tout changement de front, lorsqu'un loustic, s'approchant du cavalier en détresse, et avec la plus exquise politesse :

— Je me permettrai de faire remarquer à monsieur que la plaque tournante des tramways est à côté.

ENTRE AMIS — "Eh ! vous ne m'avez pas rendu mon parapluie. Je vous l'ai prêté il y a plus d'une semaine."
"Je sais bien ; mais il a toujours plu depuis."



III

L'homme qui dormait dans la chambre où se passa la scène se réveilla soudain, sans pouvoir se rendre compte de ce qui venait d'arriver.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

66ème

A L'HIRONDELLE

Toi qui peux monter solitaire
Au ciel, sans gravir les sommets,
Et dans les vallons de la terre
Descen dre sans tomber jamais ;

Toi qui pars au déclin des roses.
Et reviens au nid printanier,
Fidèle au deux meilleures choses :
L'indépendance et le foyer ;

Toi qui, sans te pencher au fleuve
Où nous ne puisons qu'à genoux,
Peux aller boire, avant qu'il pleuve,
Au nuage trop haut pour nous ;

Comme toi mon âme s'élève,
Et tout à coup rase le sol,
Et suit avec l'aile du rêve
Les beaux méandres de ton vol ;

S'il lui faut aussi des voyages,
Il lui faut son nid chaque jour ;
Elle a tes deux besoins sauvages :
Libre vie, immuable amour.

SULLY PRUDHOMME.
de l'Académie Française.

Usages du Monde

LE SOUPER — LE COTILLON — BALS BLANCS, ROSES, FLORAUX, etc.

Le souper est devenu l'intermède quasi obligé du bal. Il a lieu vers une heure du matin. La table doit être très décorée de fleurs, très éclairée. Nous conseillons le souper, assis, c'est plus gai, plus agréable. Ce repas est composé de plats assez solides, les convives ayant réellement besoin d'être réconfortés. Autant que possible, on choisit des mets de haute gastronomie ; mais, bien entendu, tout dépend des ressources de fortune. On sert un potage ; les poissons froids, les pièces de viande, et les volailles froides sont admis, avec les pâtés, les entremets, etc. Un jambon fait très bon effet et, en général, est très apprécié.

Le bal se termine par un cotillon. (Ce n'est pas obligatoire, toutefois.) Les maîtres du logis fournissent les attributs de toutes les figures. Ils en inventent une nouvelle, dont les accessoires, choisis de façon à former un joli souvenir de la fête, sont emportés par les femmes invitées.

La soirée dansante n'est qu'un diminutif du bal. Il y a moins de monde. Au lieu de dresser un buffet dans la salle à manger, on peut se borner à

UN MARI QUI VEUT ÊTRE MAÎTRE CHEZ LUI



Une voix étouffée venant apparemment de sous le lit, se fit entendre. Et cette voix disait : Non, je ne sortirai pas ; j'entends être maître chez moi.

MAISON DE PENSION



La maîtresse.—Qu'est-ce que vous faites-là, Mithilde ?

La servante.—Je mélange comme il faut la fricassée avant d'aller la porter aux pensionnaires.

La maîtresse.—Bonté divine ! avec des mains sales comme ça ?

La servante.—Ah ! bouffre, non ; je les aurai nettes quand j'irai la porter.

faire passer des plateaux portant des rafraîchissements consistent en verres de sirop, de punch ou de vin d'Espagne, en bols de consommé, en tasses de thé, de vin chaud ou de chocolat, en glaces. On a soin d'adjoindre des sandwiches, des pains fourrés, des gâteaux, des fruits glacés, des bonbons. (Il est clair qu'on pourra donner des choses énumérées ici, ou seulement choisir dans le nombre. On se souviendra cependant que la simplicité ne doit pas exclure l'abondance, ni la qualité. Une fête sera convenablement organisée, ou on n'en donnera pas... ce qui est toujours facile.) De petits bouquets sont piqués entre les interstices des assiettes sur les plateaux supportant gâteaux et fruits.— La soirée n'exige ni le souper, ni le cotillon.

Depuis quelque temps, on a inventé les soirées Cendrillon. Elles commencent à huit au plus tard et finissent à minuit sonnante. Très encouragés par les grands parents et les maris sérieux.

Les bals blancs sont ceux où les jeunes filles et les jeunes gens à marier dansent seuls, à l'exclusion de toutes les femmes et de tous les hommes enchaînés par les liens conjugaux. Ceux-ci forment galerie. Les jeunes filles portent des robes blanches, des garnitures de muguet, de pâquerettes, d'anémones des bois, de lilas blancs, de boules de neiges, qui leur composeront toujours la plus charmantes des parures. Les jeunes gens ont une fleur blanche à la boutonnière.

Il y a aussi des bals roses où, par une jolie convention, toutes les femmes sont habillées de rose : soie, gaze tulle, crêpe, etc. Les hommes attachent un camélia rose à la boutonnière de leur habit. Si on recevait une invitation à un bal rose et si on ne pouvait pas faire la dépense d'une toilette de cette couleur, on refuserait simplement... et sans regrets, si l'on était raisonnable...

A titre de renseignements... pittoresques, nous dirons qu'on donne des bals dénommés bal des primevères, bal des chrysanthèmes, bal des roses. On comprend que la fleur choisie figure seule, mais dans toutes ses variétés, dans la toilette féminine et à la boutonnière masculine, voire dans la décoration de l'appartement. C'est une gracieuse idée qui n'a rien de déraisonnable après tout. A un bal des roses, une brune avait pris les roses de Provins, une fillette les roses des haies, celle-ci était couverte de roses-thé, celle-là de roses France, une autre de roses de Bengale. Ce fut un bal délicieux.

Les fêtes de nuit d'été, sont, de toutes, les plus belles. Si on peut éclairer le jardin à la lumière électrique, on obtiendra un effet très poétique. Mais l'illumination, d'après les anciens moyens, donnera encore de forts bons résultats.

Si nous avons des millionnaires parmi nos lecteurs, nous leur conseillons de revêtir de glaces les murs de la salle de bal. La multiplication, par les glaces, des lumières et de la foule élégante donnera à la fête un aspect féerique.

BLANCHE DE SAVIGNY.

LA RUE DU CAIRE

L'événement de la semaine dernière à Montréal, dans le monde des amusements, a été l'ouverture du Parc de l'Exposition, coin de la rue St-Charles Barronée et de l'avenue Mont-Royal. Véritable campement oriental, cette agglomération de tentes et de baraquements entre lesquels circulent des chameaux, des dromadaires et des beaudets montés par des arabes du Soudan et des Bedouins du désert, a été depuis lors le centre d'attraction de tous ceux qui aiment les spectacles exotiques. C'est la reproduction de la fameuse rue du Caire des dernières expositions de Paris et de Chicago, et de là son nom.

Le programme est des plus variés et des plus intéressants.

Aux enfants, qui ont mal aux yeux, ou aux oreilles, ou qui sont atteints de scrofules, donnez la Salsepareille d'Ayer.

Faites le savoir : BAUME RHUMAL, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

DES PRÉOCCUPATIONS, PAS TROP N'EN FAUT



La maîtresse.—Suzanne, il y a de la poussière sur tous les meubles ; je ne puis le souffrir plus longtemps.

La servante.—Eh ! mon Dieu, faites donc comme moi, madame. Ne vous en préoccupez pas !

CONSEILS

Paysan qui cherches femme,
Prends-la plus tôt que plus tard,
Au cœur simple, au doux regard :
Si ses yeux ont trop de flamme...

Crois-moi, paysan, crois-moi !
Ne la prends pas, jarnigoi !
Ces yeux ne sont pas des nôtres,
C'est le paradis des autres,
Ce sera l'enfer pour toi.

Prends-la de grandeur moyenne,
Et d'esprit à l'unisson.
Si sa taille et sa raison
Dépassent par trop la tienne...

Crois-moi, paysan, crois-moi ?
Ne la prends pas, jarnigoi !
Forte taille et forte tête,
Pour les tiens, c'est la tempête,
Et c'est la grêle pour toi.

Prends-la d'aplomb sur ses hanches,
De corps sain, d'aspect nerveux !
Belle-même, si tu veux ;
Mais si ses mains sont trop blanches...

Crois-moi, paysan, crois-moi !
Ne la prends pas, jarnigoi !
Ces mains ne savent rien faire,
C'est du travail pour ta mère
Et c'est du souci pour toi.

PAUL DÉROULÈDE.

CAUSERIE

Que de députés, appelés à rendre compte de leur conduite à la Chambre, voudront se justifier de n'avoir pas voté sur telle ou telle question d'intérêt public, en disant qu'ils avaient *païré*. Et que d'électeurs, ne comprenant absolument rien à cette explication, l'accepteront tout de même, pour n'avoir pas l'air d'ignorer ce que semblent comprendre leurs voisins.

C'est qu'il n'est rien comme l'amour-propre pour faire accepter, sans discussion, des formules baroques, pourvu qu'elles soient courantes ; c'est aussi qu'il n'est pas une pratique parlementaire aussi répandue dans nos Chambres que celle du *païrage*.

Un membre de la Chambre des Communes, inféodé à un parti politique, — et i's le sont tous, — ne voudrait pour rien au monde, dans le cas d'une division, ou mieux disons, d'un vote général, diminuer d'une voix, par son absence, la majorité de son parti, s'il est ministériel, ou son effectif pur et simple, s'il est oppositionniste. C'est le rôle des *whips* de lui sauver tout souci à cet égard.

Ces *whips*, qu'on appellerait probablement martinets dans les Chambres Françaises si on les y trouvait, remplissent dans leurs partis respectifs les fonctions d'adjudant de service, dans l'armée. Ce sont les intermédiaires réguliers entre les ministres et les députés ; ils portent les mots d'ordre, transmettent les consignes, font observer la discipline et pour cela, militairement parlant, dressent chaque jour la liste des hommes valides propres au service des gardes, des patrouilles et des corvées—assistance aux débats, votes et discussions.

Or il arrive, comme je le supposais tout-à-l'heure, qu'un membre de la Chambre des Communes, un conservateur, disons, pour cause d'absence subite, expose son parti à perdre une voix dans le cas d'un vote à prendre sur une mesure quelconque. Son *whip* informé de cette absence s'abouche à l'instant avec celui du parti libéral et obtient de lui, à charge de retour, qu'un député de l'opposition disparaisse momentanément de la Chambre, pour que rien ne soit changé dans la proportion des partis. La demande est invariablement agréée et il ne reste plus qu'à biffer les deux noms sur

leurs listes respectives pour que le *païrage* soit effectué ; mais, là, effectué avec une telle autorité que si l'un des membres *païrés*, au mépris des arrangements faits par les *whips*, s'avisait de voter en l'absence de son *pair*, il s'effondrerait sous le mépris public de la députation tout entière, sans distinction de parti.

Voilà pour le fonctionnement du *païrage*. De son esprit, de sa ténacité, de son action sur la législation il y aurait beaucoup à dire ; je n'en veux illustrer aujourd'hui que le côté trivial, tel qu'il me fut révélé naguère, au cours d'une discussion publique, dans le comté de Beauharnois, par un orateur populaire.

« Bien simple, disait l'orateur en question, bien simple et bien utile aux paresseux, cette pratique du *païrage* dans nos assemblées délibérantes. Je la suppose en vogue dans nos campagnes : une vingtaine d'hommes, à l'emploi du même patron, sont à travailler dans les champs — les uns font du guéret, les autres de la cloture. Pour une raison ou pour une autre, soit pour aller prendre un coup ou pour aller fumer une pipe, l'un de ceux qui font de la cloture médite de quitter l'ouvrage. Il ne l'ose, cependant, craignant que son absence ne se révèle au patron par un écart, une disproportion, autrement dit, entre la longueur de la cloture faite et l'étendue de guéret retourné. Arrive un *whip* qui dit : « Je m'en vais vous arranger votre affaire. » Ce *whip* va trouver l'un des hommes qui font du guéret et lui expose la situation : l'envie chez l'un de ses compagnons de prendre un petit congé, l'écart qui en résulterait entre la cloture et le labours, le mécontentement du patron s'il s'en apercevait, et *patati et patata*. Bref, il fait si bien qu'il amène l'homme au guéret à prendre un congé lui aussi, simple histoire d'obliger un camarade. Et voilà deux hommes de moins dans le champ, deux hommes payés pour travailler et qui ne travaillent plus, parce qu'ils ont *païré*. »

On dirait d'une charge, mais n'est-ce pas l'application logique aux travaux des champs, de cette pratique du *païrage* suivie à la Chambre des Communes ?

A. MARION.

LA FORCE DES PRÉCÉDENTS

L'Américain.—Il vous arrivera, je présume, l'un de ces jours d'abolir la chambre des lords ?

L'Anglais.—Je ne vois pas comment ça se pourrait faire ; la chose est sans précédent.

PROSE vs POÉSIE

Elle.—Est-il rien de mélancolique comme un coucher de soleil ! Est-ce que l'approche de la nuit ne t'attriste pas ?

Lui.—J' te crois ; surtout quand le gaz coûte \$1.20 les mille pieds.

CHOSSES NÉCESSAIRES

Lui.—N'est-ce pas qu'Arthur est bien pourvu de ce qu'on appelle les choses nécessaires à la vie ?

Elle.—Oui, mais c'est heureux pour lui que ces choses ne comprennent pas nécessairement l'intelligence.

JUSQU'A SES PARENTS

Rouleau.—Quelle triste affaire que la mort de ce pauvre Joseph. En voilà un qui n'avait, certainement, pas un seul ennemi sur terre.

Bouleau.—Je te crois pas ; jusqu'à ses parents qui disaient du bien de lui.

DEVINETTE



A LA RECHERCHE D'UNE POSITION



Le richard.—Comme ça, jeune homme, vous aimeriez entrer à mon service ?
Le jeune homme.—Oui, comme gendre.

A LA LUNE

O lune, nous aimons la profonde caresse
De ton rire comique et doucement moqueur.
Tu ris de nous dans ta bienveillante tendresse
Et nous aurions tort d'en garder de la rancœur !

Mais, n'as-tu dans des jours très anciens de détresse,
Jamais pleuré peut-être, à voir l'homme sans cœur
Chasser son frère au lieu du daim, ô chasserresse !
Et boire le sang comme une sainte liqueur ?

Car, dans les nuits que ton œil charitable éclaire
Quand je te vois, au ciel, éblouissante et claire,
Je suis souvent pensif, malgré ton air joyeux

Me demandant, alors qu'à moi tu te dévoiles,
Quels océans de pleurs ont dû pleurer tes yeux
Pour que tes larmes d'or aient produit tant d'étoiles.

EUGÈNE FAYOLLE.

UNE FABLE D'ACTUALITÉ

Un jour, deux chevaux se rencontrèrent dans une des principales rues de Montréal. L'un, avec la queue coupée en balai, était attelé à un magnifique carrosse, tandis que l'autre, avec une queue qui traînait jusqu'à terre, était attelé à une simple voiture de laitier. Le premier dit au second : "Espèce d'habitant, tu ne sais pas encore que les crins, comme les cheveux d'homme, se portent courts maintenant parmi les messieurs ?" Le second ne dit rien, mais pensa en lui-même que ça prend un cheval de la ville pour être polisson.

Quand vint la belle saison, au plutôt la canicule, le cheval de carrosse s'en fut à l'herbe du côté de La-Longue-Pointe, à St Guinnard, et se retrouva côte à côte avec celui qu'il avait un jour rencontré à Montréal, pauvrement attelé à une voiture de laitier. "Enchanté, dit-il, de renouveler connaissance avec vous ; ayez donc la complaisance de m'administrer deux ou trois coups de queue, à seule fin de chasser ces maudites mouches qui me turlupinent depuis que je suis ici." Le cheval du laitier se prit à rire, en regardant le moignon de queue que portait le nouveau venu. "Mince de crins, dit-il, mais c'est la mode, vous-même me l'avez dit un jour ; eh ! bien, si vous ne pouvez vous défendre contre les mouches, retournez à votre écurie." Et le cheval du laitier, de sa queue qui traînait jusqu'à terre, se mit à s'épousseter les flancs, ce qui ne fit qu'augmenter le nombre des mouches qui piquaient le fringant cheval de carrosse.

MORALE. — Il n'est rien comme la villégiature pour apprendre aux habitants des villes — hommes ou bêtes — à ne jamais se moquer de ceux des campagnes.

LAF. ONTAINÉ.

REMEDE FACILE

Mme P...—Votre mari fume-t-il beaucoup ?

Mme X...—Non, pas du tout.

Mme P...—Ah, comment cela se fait-il ?

Mme X...—Je l'ai laissé faire ce qu'il voulait tout simplement, au contraire je l'ai moi-même encouragé à fumer.

Mme P...—Pas possible !

Mme X...—Si, je lui ai acheté une boîte de cigares dès le lendemain de notre mariage et l'ai pressé d'en fumer. Il en a fumé un, pour me faire plaisir, et depuis, lors il n'en a pas touché d'autres.

Cette infection scrofuleuse dans votre sang peut être entièrement expulsée par la Salsepareille d'Ayer.

Si vous toussiez prenez le

L'OBÉISSANCE AVANT TOUT

—Etes vous marié ? demanda le marchand à un individu qui cherchait à se placer.

—Non, monsieur.

—En ce cas, vous ne ferez pas mon affaire. J'ai bien une place libre, mais il me faut un homme marié.

—Me permettez vous de vous demander la raison d'une telle distinction ? Serait-ce par hasard à cause d'une famille à nourrir ?

Pas du tout. C'est parceque nous avons remarqué que les gens mariés savent mieux obéir que ceux qui ne le sont pas.

Pensées Philosophiques

La femme la plus sage est celle qui garde tout en elle-même ; elle sera certaine d'aller au ciel.

×

N'achetez jamais ce dont vous n'avez pas de besoin quand bien même cela coûterait peu.

×

Ne vous mêlez jamais des affaires des autres si vous ne voulez pas qu'on se mêle des vôtres.

×

C'est la marque d'un excellent fond que de savoir résister à l'ennui.

×

Celui qui chante et qui rit toujours on le prend parfois pour un fou, détrompez-vous, car il est presque toujours plus fin que ceux qu'ils l'écoutent.

×

De tous les services que l'étude m'a rendus, celui que j'admire le plus, c'est de m'avoir empêché de penser que je pouvais être plus heureux.

×

Faites que vos études se répandent sur vos mœurs et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu.

×

S'il ne nous est pas possible d'obtenir ce que nous désirons, nous sommes cruels envers nous mêmes en nous causant des déplaisirs volontaires.

×

Ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur car celui qui la possède devient généralement vicieux, mesquin et avaricieux.

×

Le riche qui ne donne pas aux pauvres sera certainement puni, car Dieu lui donne la fortune pour secourir les malheureux.

LILI TITHOMME

PREUVE IRRÉFRAGABLE



—Connais-tu ma femme ?

—Non, je n'ai pas ce plaisir.

—Plaisir !! J'en suis convaincu, maintenant, que tu ne la connais pas.

BAUME RHUMAL

LES PRESCRIPTIONS MÉDICALES NE SAURAIENT JAMAIS
ÊTRE TROP CLAIRES



— Mon mari est encore malade.
— Je pensais que le médecin lui avait prescrit, la dernière fois, de ne jamais prendre plus qu'un plein dé à la fois.
— Oui ! Mais, il s'est fait faire un dé spécial.

UNE VENGEANCE AU PERDREAU

Le baron Arthur des Epoussettes, rentrant à peine d'une partie de chasse, menée avec entrain depuis l'aurore en compagnie de plusieurs de ses amis du voisinage, se dirigea aussitôt vers son cabinet de travail, ou, plus exactement, son lieu de repos préféré, et frappa deux fois sur un timbre d'argent placé à l'extrémité de son bureau.

Un domestique accourut.

— Benoist, que fais-tu en ce moment, demanda le Nemrod normand ?

— Je me rends à l'appel de monsieur, répondit, en prenant un air de Jocrisse, le serviteur du baron.

— Très bien. Tu vas me faire le plaisir de prendre tes jambes à ton cou et te diriger sans arrêt, de Sartilly à Avranches.

— Cette après midi ?

— Dans cinq minutes.

— A pieds ?

— J'imagine ; à moins que tu ne veuilles payer ta place en chemin de fer. D'ailleurs, le train de une heure dix-huit vient de quitter la gare, et avant l'arrivée de celui de trois heures vingt, tu auras effectué gaillardement tes quatre milles.

Prends tes dispositions, et reviens, sans tarder, me trouver ici, je te donnerai mes instructions.

Benoist partit en murmurant ; cette course était loin de lui être agréable.

Resté seul, Arthur des Epoussettes se laissa tomber sur son fauteuil ; prit une feuille de papier à lettre à son chiffre, s'empara d'une plume et écrivit :

« Cher Vicomte,

« J'ai chassé toute la matinée ; le hasard, d'autres diraient mon adresse, m'ayant donné un excellent résultat ; je vous envoie cet imbécile de Benoist qui vous remettra six perdreaux ; arrosez les copieusement et buvez à ma santé.

« Tout votre,

« ARTHUR DES EPOUSSETTES. »

Benoist, qui rentrait dans le cabinet, au moment où son maître terminait sa lettre, jeta un coup d'œil rapide sur les pattes de mouche du baron et lut l'épithète, peu flatteuse, que le rédacteur avait accolé à son nom. Le valet eut un sourire à lui, plein de sous-entendus, mais très fort en dissimulation, il reprit vivement son air niais qui ne le quittait guère.

Le baron ayant mis sa lettre sous enveloppe et l'adresse suivante sur celle-ci : « Monsieur le vicomte d'Alpaga, à Evranches », il releva la tête et s'adressant à son serviteur :

— Tu es prêt ?

— Absolument, monsieur.

— Prends cette carnassière ; tu remettras les six perdreaux qu'elle contient à son adresse en même temps que cette lettre. Allons, ouste !

Benoist se mit en route.

Cette après-midi de septembre était superbe ; la brise saline de la mer tempérant un peu les rayons brûlants du soleil. Les riches côtes de cette partie si pittoresque du département de la Manche, plantés de pommiers chargés de fruits odorants, réjouissaient la vue et faisaient désirer à plus d'un touriste de vivre dans cette contrée si féconde et si variée. Dans la prairie, les moissonneurs s'occupaient de la seconde récolte des foins avec une ardeur sans pareille. Les coups de fusil répétés à de courts intervalles, prouvaient que l'arrondissement d'Avranches est des plus giboyeux et les chants qu'on entendait au loin, que sa bonne et laborieuse population n'a point les soucis du lendemain.

Il était cinq heures de la soirée quand Benoist, couvert de poussière, baigné de sueur et le visage rouge comme une pivoine, sonna à la porte du vicomte d'Alpaga, place de la Mairie, à Avranches.

Introduit par une servante dans une petite pièce donnant sur la rue et pouvant tenir lieu de parloir pour les visiteurs, il fut rejoint aussitôt par le maître de céans.

— Tiens, ce brave Benoist, s'écria le vicomte en apercevant le domestique de son ami ; Arthur va bien ?

— Très bien, monsieur.

— Tu as rencontré Jacques ?

— A moitié route. M. le baron m'a remis cette lettre pour vous.

— Donne.

Le vicomte déchira l'enveloppe et lut la missive de son ami. Pendant ce temps, Benoist tirait un à un les perdreaux de la carnassière et les déposait sur une table.

— Ah ! ce cher Arthur, dit le vicomte, avec une nuance d'attendrissement dans la voix, c'est très aimable à lui, vraiment, d'avoir pensé à m'envoyer ce friand gibier. Peste ! six perdreaux, c'est magnifique, c'est extraordinaire ; tu le remercieras chaleureusement, tu entends, Benoist ?

— J'entends bien, monsieur.

— Oh ! les belles pièces... mais, reprit tout à coup, après une minute d'arrêt, le vicomte d'Alpaga, ce n'est pas tout : une, deux, trois, quatre, cinq ; je ne compte que cinq perdreaux sur cette table ?

Benoist écarquilla les yeux et les promena sur le gibier, sans prononcer une parole.

— Il n'y a que cinq perdreaux ; il t'en reste un dans la carnassière ?

Benoist entr'ouvrit celle-ci, et en sonda les profondeurs avec une conviction sincère ; ne trouvant pas l'objet cherché, il retourna la carnassière ouverte, et, prenant l'air le plus bête qu'il put, il regarda le vicomte.

— Sapristi ! je n'ai pas la berlue, que diable ! reprit, en s'animant, l'ami du baron des Epoussettes, je lis sur cette lettre : « Benoist vous remettra six perdreaux » — c'est clair ?

— Oui, monsieur.

— En quittant Sartilly, Arthur t'a-t-il compté six perdreaux ?

— Oui, monsieur.

— Étaient-ils bien dans cette carnassière ?

— Oui, monsieur.

— Tu avais mission de me les remettre ?

— Oui, monsieur.

— Et tu ne me les remets pas ?...

— Non, monsieur.

— Sur six, tu m'en laisses cinq ?

— Oui, monsieur.

— Donc, il en manque un ?

— Oui, monsieur.

— Le tonnerre te pulvérise, animal ! avec tes oui et tes non, monsieur ; tu es fou, parole d'honneur ; je n'ai jamais vu un idiot de ta sorte !

Ce flot d'injures glissa sur Benoist comme une peau d'anguille dans la main d'un pêcheur ; il restait debout devant le vicomte assis sur son fau-

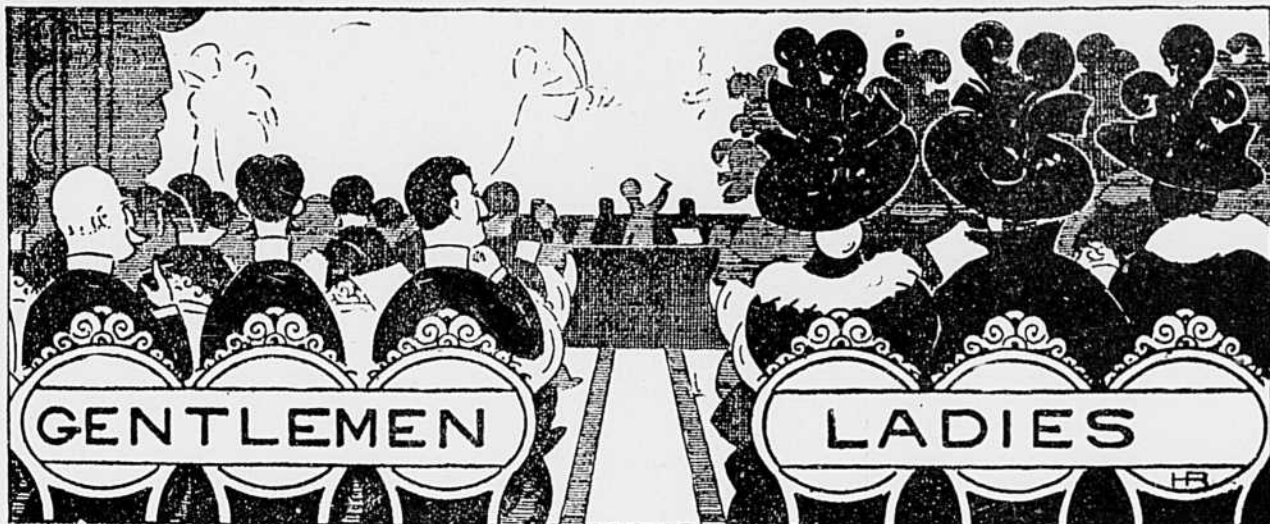
OFTALMOLOGIE CONJUGALE



Elle. — A ce qu'il paraît, que Charlie va perdre la vue ; son cas est incurable, dit-on.

Lui. — Ah ! bah ; qu'il se marie et ça lui rouvrira les yeux.

CHRONIQUE THÉÂTRALE



La question des chapeaux au théâtre résolue par un journal humoristique américain : — Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

teuil, tournant son chapeau de paille dans ses doigts et impassible comme un quaker.

— Voyons, écoute-moi, poursuit le vicomte d'Alpaga, et tâche de me comprendre : à ton départ de Sartilly, il y avait dans cette carnassière six perdreaux ?

— Eh bien, oui.

— Et à ton arrivée à Avranches, nous ne les retrouvons plus ?

— Eh bien, non.

— Ils ont été comptés par Arthur et par toi-même, ces perdreaux ?

— Eh bien, oui !

— Le sixième n'a pu s'envoler en route ?

— Eh bien, non !

— De sorte que je perds un perdreau ?

— Eh bien, oui.

— Et que jamais son délicieux fumet ne me passera sous le nez ?

— Eh bien, non !

— Ah ! tiens, va-t-en, s'écria le vicomte exaspéré, il me prend des envies folles de t'assommer ; cruche, imbécile, crétin !... Attends une minute, que je réponde à ton maître, et remets-lui ma lettre en rentrant ; je saurai demain si tu t'es acquitté de la commission.

Allant à son bureau placé devant la fenêtre, le vicomte griffonna quelques lignes qu'il mit sous enveloppe et ferma à la cire, avec l'empreinte de ses armes comme cachet. Remets ce pli à qui de droit et bonsoir. Le vicomte sortit.

Benoist, riant sous cape, reprit le chemin de Sartilly.

L'angelus sonnait, quand cette perle des domestiques rentra chez le baron des Epoussettes.

— Je te croyais mort ou malade en route, dit Arthur en souriant : parti à une heure tu me reviens à sept ; puis, singulière coïncidence : pendant que tu portes du gibier à mon excellent ami, lui-même m'envoie Jacques Duplan avec du poisson. As-tu rencontré le domestique du vicomte ?

— Oui, monsieur.

— Le vicomte ne t'a rien remis ?

— Cette lettre.

Le baron des Epoussettes prit la lettre et lut à haute voix :

« Cher ami,

« Au moment où Benoist m'arrivait, Jacques devait être à votre porte avec les trois superbes truites que j'ai pêchées cette nuit à votre intention. — Merci de votre excellentissime envoi. Vous m'annoncez six perdreaux, mais votre sot Benoist ne m'en a remis que cinq ; à toutes les questions que je lui ai posées à ce sujet il ne sait que me répondre : « Eh bien, oui ! eh bien, non ! » tâchez de lui tirer une réponse et je vous proclame le plus habile.

« Bien à vous, cher ami,

« Vicomte d'ALPAGA. »

— Tiens, tiens, voilà une singulière aventure, dit le baron des Epoussettes : Mon ami m'envoie trois truites, et son domestique m'en apporte deux ; je te confie six perdreaux et tu n'en remets que cinq ; tu as donc mangé le sixième ?

— Ah ! monsieur le baron, s'écria Benoist, que vous êtes bien plus malin que votre ami ; il m'a interrogé une demi-heure, sans pouvoir deviner la chose.

Malgré la bonne envie qu'il avait de se fâcher, le baron ne put retenir un éclat de rire.

— Voyons, conte-moi cela, dit-il.

— Voici : d'abord, en me mettant en route je me demandais comment je me vengerais du mot « imbécile » que vous avez trouvé bon de coucher sur votre lettre à mon endroit ; ma foi, le hasard m'a servi à souhait ; j'étais à moitié chemin lorsque j'ai fait la rencontre de Jacques Duplan.

— Tiens, mon vieux Jacques, où vas-tu de ce pas ?

— A Sartilly, chez ton maître.

— Quel hasard : je porte six perdreaux au tien.

— Moi, trois truites à M. le baron.

— Pas possible ?

donnez-moi une truite et un perdreau et dans une demi-heure vous serez à table.

— Nous n'eûmes pas, je vous l'avoue, une minute d'hésitation ; la proposition étant tentante, et puis, je vous l'ai dit, j'avais votre injure à venger.

— Allons-y, madame Ladoucette et servez chaud, ajoutai-je. Que vous dirai-je de plus, monsieur le baron, Jacques et moi nous avons passé deux bonnes heures en tête-à-tête, mangeant du meilleur appétit et buvant frais ; au dessert chacun y a été de sa chanson ; ce petit extra m'a fait digérer le mot « imbécile » que j'avais sur le cœur.

— Je suis tenté de te chasser, répliqua le baron des Epoussettes, étourdi encore de cette révélation si dénuée d'artifice, de ce cynisme étonnant.

— Vous n'en ferez rien, parce que vous êtes un bon maître, et que vous savez que Benoist est un zélé serviteur.

— Je m'en aperçois...

— Et puis celui qui me succéderait ferait la même chose, alors autant de me garder.

— Soit, pendard, mais n'y reviens plus.

Le soir même, le baron des Epoussettes écrivait à son ami la lettre suivante :

« Cher Vicomte,

« J'ai reçu, de Jacques, deux de vos truites, et Benoist vous a remis cinq perdreaux sur six ; n'ayez souci du manquant ; nos deux valets ont festoyé à nos dépens à l'auberge du *Pommier fleuri*. — Charmants, n'est-ce pas, les domestiques fin de siècle ? — Si nos deux larrons nous entendaient, comme ils s'écrieraient en chœur : Et les maîtres donc ? — Je termine sur ce mot.

« Salut amical,

« BARON DES EPOUSSETTES. »

Drôle de temps tout de même !...

SOPHRONIME LOUDIER.

DEVINETTE



Où est le petit Mearauder ?

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le BAUME RHUMAL

L'histoire de M. Leger et de Mlle de Lagendarmerie, ou les inconvénients des unions mal assorties



I

Lui.—Je vous aime, mademoiselle.....



II

Elle, en se donnant un petit coup d'éventail....

AFFAIRES AMÉRICAINES

(De notre correspondant particulier)

New-York, mai 1896.

Les écoles de bicycles se multiplient aux Etats-Unis ; il en résulte un plus grand nombre d'accidents chaque jour.

Pour se reprendre d'un coup des agrandissements successifs de New-York, Chicago parle d'étendre ses limites jusqu'aux frontières même de l'Etat des Illinois. Quelle ville ça ferait !

Les éleveurs, dans l'Ouest, se proposent d'introduire sur leurs ranches, l'usage de ces chiens de berger qu'on ne connaît aux Etats Unis que comme curiosités. Ces chiens vont être importés de Russie où un nommé Gustav Javanovitch en a, à lui seul, 35,000 préposés à la garde de 1,500,000 moutons.

Un professeur Allemand soutient mordicus que le Paradis-Terrestre était en Amérique. Certain agent d'immeubles, aux Etats Unis, précise davantage et dit qu'il était en Californie. Il prétend avoir trouvé en cet Etat l'empreinte laissée par la chute de nos premiers pères sur un roc dans le voisinage d'une terre qu'il a à vendre.

On mande de San-Francisco que l'exercice en cours, dans l'administration municipale, va se solder cette année par un déficit de cent mille dollars. Cela doit vous paraître épouvantable au Canada, à Montréal surtout, qu'on me dit être une ville admirablement administrée, suivant toutes les règles de la plus scrupuleuse honnêteté.

La plus récente nouveauté dans le domaine des mondanités, à New-York, est la suppression, dans les salles de bal, de tous les luminaires, gaz, électricité, etc., et leur remplacement par une phosphorescence dont on a saturé tous les articles du mobilier, depuis les chaises et les glaces jusqu'aux tapis et aux fleurs. Les danseurs ont l'air, paraît-il, de tourner au clair de la lune.

Le pont de Brooklyn est condamné, en ce sens du moins, que, par un calcul mathématique basé sur des expériences de laboratoire, on vient de s'assurer qu'il s'écroulera de lui-même, par la seule oxidation du métal, dans un temps donné, calculé à une minute près. Ce temps sera, paraît-il, de cinq cent trente-neuf ans, deux mois, cinq jours, huit heures et trente-trois ou trente-quatre minutes.

Un journal humoristique de cette ville, s'inspirant d'une expérience identique faite en France il y a une trentaine d'années, a promis d'envoyer à ses lecteurs, sur réception d'un coupon à être détaché de l'une de ses pages, un paquet de graines de poisson, susceptibles de rendre par enfouissement dans le sol une récolte de mille bariques à l'arpent. Vous le croirez si vous voulez, mais il annonce qu'il lui a été adressé 436 coupons.

Par un acte de la législature du mois de mars 1895, les annonces officielles pour les affaires municipales, en Californie, doivent être publiées dans les journaux qui ont la plus grande circulation. L'application de cette loi donne lieu, présentement, entre les divers journaux quotidiens, à des engueulements réciproques comme jamais n'en ont fait entendre batailles de chiens esquimeaux ou de loups sibériens. Si vous voulez vous amuser faites voter cette loi-là chez vous.

Un petit journal de Boston a lancé l'idée d'élever, en cette ville, au prix de \$50,000, un monument au fameux général et politicien Ben Butler, le dit monument devant se composer de la statue même de Butler, faite depuis longtemps par un sculpteur de cinquième ordre. Deux souscriptions seulement ont été enregistrées jusqu'à ce jour : l'une du journal qui a lancé l'idée, et l'autre du sculpteur qui a fait la statue. Et encore,

on dit dans le public que le journal en question est la propriété du sculpteur.

Quel est le meilleur temps pour cueillir les pommes ? C'est question qui ne saurait manquer d'avoir chez vous un grand intérêt, à cause de vos nombreux vergers, a été mise au concours, il y a quelque temps, par un congrès de pomiculteurs de l'Etat de New-York. La réponse la plus originale est venue d'un petit gamin de 10 ans. "Le meilleur temps, a-t-il dit, de cueillir les pommes, c'est quand le maître du verger a le dos tourné et que le chien de garde n'est plus dans les environs."

Sans être aussi avancée que chez vous, la campagne électorale, aux Etats-Unis, a déjà fait entendre de ces mots historiques qui, à l'instar de certains coups de canon, présagent la fin prochaine de la bataille, pour cause d'épuisement des munitions. C'est ainsi que l'un de nos hommes publics les plus en vue, s'est refusé catégoriquement, il y a quelques jours, à contredire certaine accusation lancée contre lui. "Allons-donc ! dit-il ; la contredire, pour fournir à mes adversaires l'occasion de la prouver ! J'aime mieux l'écraser de mon mépris."

Sur la foi de dépêches reçues de Washington, les journaux du Canada annoncent qu'on ne sait pas à quoi s'en tenir sur les intentions du président Cleveland, quant à son rôle dans l'avenir. Quelle blague ! Ses déclarations, confirmées du reste par les journaux de New-York, à sa dévotion, sont des plus catégoriques : Il est absolument apposé à la réélection d'un homme qui a occupé le fauteuil présidentiel ; il admet, toutefois, que par attachement à son parti, il acceptera de nouveau la candidature si on la lui offre ; il en a plein le dos des fonctions présidentielles, mais continuera de les remplir si son parti le désire. Avec ces quelques renseignements, il vous sera facile, je crois, de dissiper toute incertitude parmi vos lecteurs, quant à la conduite que va suivre le président Cleveland. J. G.

DEVINETTE



Le Diable au 19^{me} Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélations complètes sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE PREMIER

Quelques Explications Indispensables

Le reste du voyage, on le comprend, ne fut qu'une longue suite de conversations avec Carbuccia, à qui je fis répéter cent et cent fois les mêmes histoires, qu'après l'avoir quitté j'écrivais pour plus de sûreté. Je me fis aussi donner par lui de nombreux renseignements, principalement ceux qui étaient de nature à m'aider à procéder à mon enquête.

A Naples, je fis la connaissance du signor Peisina, le grand hiérophante italien du rite de-Memphis. Informé comme je l'étais, il me fut facile de le convaincre que j'étais déjà au courant des pratiques cabalistiques; aussi n'hésita-t-il point à m'octroyer, d'autant plus aisément, du reste, que je ne marchandais pas, un diplôme, avec les insignes, non pas du 35^e grade oriental, mais bien du 90^e. Je fus donc, moyennant cinq cents francs, créé *Souverain Grand Maître ad Vitam*, sans avoir d'épreuves à subir, et surtout sans avoir de serment à prêter au prétendu divin Grand Architecte, — ce qui était pour moi l'essentiel.

Grâce à ce diplôme et ces insignes, grâce aussi à l'enseignement des signes de reconnaissance et des mots de passe, donné partie par Carbuccia, partie par Peisina, j'ai donc pu pénétrer dans les arrière-loges et de là dans des réunions occultistes, interdites même aux francs-maçons vulgaires; et ce que je vais raconter, je l'ai, soit recueilli de la bouche de lucifériens qui n'avaient aucun motif de chercher à me tromper, soit vu moi-même, de mes yeux vu.

La fin de mon récit montrera que Carbuccia s'est définitivement réconcilié avec Dieu.

Ce n'était pas tout que d'avoir un diplôme de Souverain Grand Maître ad Vitam, ou, pour employer l'argot des sociétés secrètes, une "patente orientale des hauts grades cabalistiques"; il fallait s'en servir et, d'abord, tâter le terrain.

Carbuccia, — qui vit encore, — m'avait recommandé la prudence.

Il avait des raisons de se méfier, disait-il. La séance extraordinaire, inattendue pour lui, à laquelle il avait assisté à Calcutta, lui avait inspiré une salutaire terreur, au point de vue de son âme, jusqu'alors très compromise; cette crainte, commencement de la sagesse, avait produit, évidemment, un excellent résultat spirituel; mais, dans un autre ordre d'idées, il n'était nullement rassuré, en ce qui concernait sa vie matérielle, à laquelle il tenait beaucoup, malgré les grosses pertes pécuniaires par lui subies.

Ne jamais remettre les pieds dans une société d'occultistes, telle avait été sa décision irrévocable; heureux était-il d'être sorti de l'abîme. Seulement, il pensa que sa brusque rupture avec toutes les sociétés de rites divers, auxquelles il s'était affilié, prêterait à des commentaires dangereux pour lui. Aussi, en me quittant à Naples, il m'annonça qu'il allait, sans perdre de temps, vendre tout ce qu'il possédait, réaliser même à perte, et changer de nom et de pays, pour dépister ses anciens amis, étant convaincu que ceux-ci ne tarderaient pas à jurer sa mort.

Je fis mon possible pour le rassurer; je ne pus y parvenir.

— J'ai trop vu, je sais trop de choses, me répétait-il, pour affron-

ter la haine terrible qui va se déchaîner contre moi. J'ai retrouvé la bonne voie; une expiation, ignorée de tous, me vaudra le pardon de Dieu; cela me suffit, je suis heureux. Mais il est inutile que désormais mes jours soient exposés.

On comprendra que je ne dévoile pas le lieu de la retraite de ce malheureux.

Ce qui lui donnait à présumer que sa vie pouvait être en péril n'était peut-être pas, au surplus, une vaine chimère. Il me raconta, en effet, une sanglante anecdote, qui mérite d'être rapportée ici.

Carbuccia est un Campanien pur sang. Il est originaire de Maddaloni, petite ville à proximité de Caserte, le chef-lieu de la Terre de Labour. Etant fils d'agriculteurs aisés, c'est au collège de Caserte qu'il a été élevé, ou, pour mieux dire, qu'il a parfait son éducation; il a été un bon élève de l'institut technique. Il a fait sa première communion à Caserte-la-Vieille, dans l'antique église San-Michele, qui est un des plus intéressants spécimens de l'architecture normande du XII^e siècle.

En sa prime jeunesse, à l'époque où il demeurait à Maddaloni chez ses parents, il aimait, comme tous les enfants, courir les bois, grimper aux arbres, prendre des nids. Il allait souvent au loin, à l'aventure, dans ce magnifique pays, si pittoresque, quitte à se faire gronder le soir par sa mère, que ses excursions rendaient inquiète.

Un jour, — c'était en 1845, il avait alors dix ans, — il s'était échappé de grand matin; il avait couru, couru, laissant derrière lui l'aqueduc grandiose, tant célèbre, construit par Vanutelli, l'un des architectes de Saint-Pierre de Rome, aqueduc qui reçoit les eaux de nombreuses sources et les porte de Maddaloni à Caserte, au château de Ferdinand IV, le magnifique palais de plaisance des rois de Naples, palais le plus somptueux et le plus vaste de toute l'Italie. Le jeune Gaëtano, vagabondant à cœur joie, avait gagné, attiré par les charmes de la nature sauvage, la forêt profonde qui s'étend à perte de vue jusqu'au mont Vergine, lieu vénéré de pèlerinage; il s'était engagé dans le défilé du val de Gargano, cette vallée classique où se trouve le fameux et étroit passage des Fourches Caudines.

Gaëtano Carbuccia ne songeait certes pas alors aux Samnites ni aux Romains des temps anciens; il faisait la chasse aux nichées d'oiseaux. Or, tandis qu'il était perché dans les hautes branches d'un frêne, il entendit venir, bruit qui troublait la solitude de la forêt, deux voitures qui avaient quitté la route et s'étaient engagées à grand peine à travers les massifs d'arbustes, les roues broyant tout là où les chevaux pouvaient passer. L'endroit n'était

pas un lieu de promenade, surtout en voiture; aussi, l'enfant, se tenant coi, dissimulé par le feuillage, se demandait curieusement ce que venaient faire là ces étranges excursionnistes. Bientôt, les chevaux furent arrêtés; six hommes en tout mirent pied à terre, marchèrent jusqu'à une clairière où l'œil de Gaëtano les distinguait parfaitement; de son observatoire, il les voyait à merveille.

Un des hommes tenait à la main une paire d'épées. Il les donna à deux de ses compagnons, après quelques préambules, auxquels l'enfant ne comprit rien. Il ne savait pas alors ce que c'était qu'un duel. Les deux individus qui s'étaient armés, avaient quitté manteau et habit, dévêtus ainsi jusqu'à la ceinture; puis ils s'alignèrent, croisant le fer, attendant un signal. Les quatre autres ne s'éloignèrent pas des combattants; il y en avait même deux qui s'étaient assez rapprochés d'un des adversaires; ils semblaient être ses amis, car ils lui avaient serré la main avant la distribution des épées et étaient descendus de la même voiture que lui. Tout à coup, ils se jetèrent sur lui, chacun lui prenant un bras. En vain, il essaya de lutter contre eux, ils lui arrachèrent son arme, et deux autres, se joignant à eux, le maintinrent. L'homme désarmé criait, avec un vif désespoir, mêlé de colère.

— Tu peux crier, dit celui qui avait gardé son épée; personne ici ne t'entendra... Nous te tenons enfin à notre merci... Tu vas mourir...

— C'est un assassinat, hurlait l'autre; vous m'avez trompé; vous êtes des scélérats!..



BELZÉBUTH

MOLOCH

Les principaux démons, tels qu'ils apparaissent d'ordinaire, d'après les diverses constatations.

—Le scélérat, c'est toi ! lui répondait-on. Nous savons que depuis trois mois tu nous trahis. Tu t'es vendu à Ferdinand !..

Alors, pendant qu'à quatre ils tenaient le combattant désarmé, le cinquième lui plongea son épée dans la poitrine. Un dernier cri de la victime, en tombant, et ce fut tout. On le ramassa ; on l'emporta ; on le mit dans la voiture qui l'avait amené, et les assassins, fouettant leurs chevaux, s'éloignèrent.

Le jeune Carbuccia avait tremblé, en assistant à cette scène, dont il ne perdit pas un détail ; mais il s'était bien gardé de faire le moindre mouvement qui eût révélé sa présence. Il ne descendit de son arbre, que lorsque les hommes furent bien loin.

En rentrant à la maison, il narra à son père ce qu'il avait vu. Celui-ci lui défendit de jamais en parler à quiconque. Le lendemain, à Maddaloni, on ne causait que d'un duel qui avait eu lieu, paraît-il, au val de Gargano, entre des gens de Caserte, duel où l'un des deux adversaires avait succombé. Le père Carbuccia recommanda plus sévèrement que jamais à Gaetano de taire ce qu'il savait.

—Si tu parlais, dit-il, tu nous ferais arriver un malheur.

L'enfant demeura muet ; mais il avait gardé, profondément gravés dans sa mémoire, les traits de l'homme dont l'épée de duelliste avait été une arme d'assassin. Deux ans après, il rencontra l'homme à Caserte ; il le reconnut bien. Plus tard, il le rencontra encore, à plusieurs reprises. Il ne dit jamais rien à personne ; mais il finit par savoir qui était ce meurtrier ; c'était un politicien, un adversaire du roi de Naples ; on le soupçonnait d'être un conspirateur.

Puis, l'enfant grandit. Au sortir de l'institut technique, il fut agréé dans une importante fabrique d'étoffes de soie de Caserte. Une fois, à l'époque où Gaetano était devenu grand garçon, on causa devant lui de l'homme, dont il savait le crime ; Gaetano avait vingt-cinq ans ; l'assassin du val de Gargano était un des chefs carbonari, qui combattaient le gouvernement bourbonien ; il joua un rôle public dans l'insurrection de 1860 ; il excita les Napolitains à accueillir les Piémontais comme des libérateurs.

Carbuccia, lui, ne s'occupait pas de politique ; il lui était tout à fait indifférent d'avoir pour roi le fils de Ferdinand ou Victor Emmanuel ; il ne vota ni pour ni contre l'annexion des Deux-Siciles au royaume d'Italie. Mais de la mystérieuse et tragique aventure dont il avait été témoin à dix ans, il conserva toujours l'idée que les carbonari assassinaient ceux d'entre eux qu'ils jugeaient avoir faibli ou avoir perdu leurs sentiments de sectaires. Pour rien au monde, il ne se serait fait recevoir carbonaro. Le lecteur sait quelles furent ses hésitations avant de consentir à entrer dans la franc-maçonnerie ; et pourtant, dans son esprit, il considérait les deux sociétés comme distinctes. Il lui fallut son admission à un degré de la maçonnerie cabalistique, pour lui apprendre que les carbonari étaient une simple variété des francs-maçons. Il fut tout étonné, quand il aborda les réunions théurgistes du Palladium, de voir les aréopages occultes ouvrir grandes leurs portes aux carbonari et à des membres d'autres sociétés du même genre. C'est ainsi seulement qu'il sut, en le constatant, que toutes ces associations ayant pour but soit la pratique secrète d'une religion démoniaque, soit des œuvres de spiritisme sortant des banalités des médiums de salon, soit la conspiration politique, communiquaient les unes avec les autres par leurs membres pourvus de hauts grades. Il suffit, en effet, et j'en ai fait moi-même l'expérience, d'être, par exemple, même à titre honoraire, Chevalier du Lessingbund d'Allemagne ou Hiérarque (chef sacré) dans la Masonic Veteran Association d'Amérique, pour pénétrer partout, au sein de n'importe quelle société régulièrement constituée et fonctionnant d'une façon permanente ; ainsi, un chef nihiliste russe voyageant au Canada, sera reçu, sans la moindre difficulté, chez les Old-Fellows, dont le chancelier du Conseil Suprême lui délivrera avec empressement un "Bref de Bon Accueil" ; un Ré-Théurgiste Optimiste, pourvu du grade de Mage Elu, et ayant sa patente visée par le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites siégeant à Charleston, sera accueilli fraternellement, et qui plus est, avec déférence, même chez les Fakirs de l'Inde, et, en Chine, chez les hauts affiliés de la San-Ho-Hoëi.

C'est pourquoi, Carbuccia, qui, dans diverses assemblées occultistes, avait eu plusieurs fois l'occasion de frayer avec des carbonari, reçus comme visiteurs, Carbuccia, chez qui le souvenir du criminel pseudo-duel du val de Gargano était resté ineffaçable, avait jugé nécessaire à sa sécurité de se métamorphoser en un nouvel homme et de quitter à jamais l'Italie, en se retirant des sectes dont il avait été le complice. Il était venu au repentir ; mais il n'avait pas encore cette foi complète qui rend inaccessible à la crainte, qui fait mépriser la mort, qui donne une confiance inébranlable en la protection de Dieu.

Mais, avant d'entreprendre la narration de ce que j'ai vu, — de mes yeux vu, je le répète, — et d'y joindre ce que j'ai recueilli soit de la bouche de Carbuccia, soit de celle d'autres témoins, il me paraît indispensable de donner au lecteur quelques explications sur

l'occultisme, de faire un court classement de ses principales pratiques.

Dans un ouvrage comme celui-ci, il serait mauvais de publier, en suivant strictement leur ordre chronologique, les études et les découvertes de l'auteur. J'ai, en effet, appris et constaté certaines choses, appartenant à telle ou telle classe de la magie moderne, et cela, je l'ai connu en dehors de toute progression régulière des faits, c'est-à-dire au hasard de mes fréquentations de ces diverses sociétés secrètes, au cours de mes nombreux voyages. Inscrire mes observations d'après leurs dates, serait courir le risque de soumettre au public une œuvre confuse ; les initiés seuls pourraient s'y reconnaître. Il est donc plus logique, après toutefois avoir raconté ma première incursion dans ce monde inconnu, de classer les révélations que j'ai à faire, par catégories ; et je vais, tout d'abord, en indiquer les grandes divisions.

Ce livre ne saurait être trop clair, puisque son but est de dévoiler des choses tenues cachées avec le soin le plus jaloux. L'auteur doit aussi aller au devant des critiques des personnes qui seraient tentées de révoquer en doute, arbitrairement, avant même un examen quelconque, la véracité de cette œuvre de divulgation. Il me faut prévoir toutes les objections, aussi bien celle des croyants que celles des sceptiques.

Une des rengaines des esprits forts contemporains, est celle qui consiste à dire en se moquant : "Les sorciers ! la magie ! les évocations ! tout cela, c'est de la vieille histoire ! C'était bon pour le moyen-âge. Dans le siècle de l'électricité et des chemins de fer, il n'y a plus rien de tout cela. Les morts restent dans leurs tombes, faute de pythoïsses, et Satan lui-même n'apparaîtrait plus, si quelque aliéné par impossible l'évoquait."

Que de sceptiques, que d'incrédulés qui parlent ainsi !.. Il y a des gens qui se refusent à croire au surnaturel, même s'ils étaient mis en présence d'un phénomène indiscutable. On connaît ce mot d'un athée célèbre : "Je ne crois à rien ; mais, si j'étais témoin d'un fait surnaturel évident, je sens que je deviendrais fou." Un tel raisonnement dénote le parti-pris poussé au plus haut degré. Certes, il ne faut pas croire à tout ce qui est raconté en matière de spiritisme ; mais l'Église elle-même nous enseigne que, dans ces pratiques, s'il y a souvent supercherie, il y a aussi parfois œuvres surnaturelles réelles, qui émanent alors de l'action des démons.

Les sceptiques, il est vrai, ne s'engagent pas sur ce terrain ; ils nient, péremptoirement, et cela leur suffit. On peut leur répondre qu'en niant sans avoir examiné, ils prouvent ni plus ni moins leur ignorance. Cantonnés dans leur parti-pris, ils ignorent que la magie, blanche ou noire, théurgie ou goétie, a plus que jamais des adeptes. Ils ne savent pas établir une ligne de démarcation nécessaire entre les divers pratiquants du spiritisme.

Or, les gens qui se livrent aux évocations se partagent en deux classes bien distinctes : 1o les charlatans faisant œuvre de supercherie, dont les trucs plus ou moins habiles finissent toujours par être démasqués, ce qui fait dire que le spiritisme et autres prétendues sciences du même genre sont professées par des mystificateurs au détriment de la badauderie de naïfs mystifiés ; 2o les occultistes, qui n'opèrent que dans le plus grand mystère, entre initiés soigneusement triés, et qui, contrairement aux spirites vulgaires, cachent leurs réunions, ainsi que leurs résultats obtenus.

Les sceptiques ont donc tort de ricaner. De la duperie dont sont victimes les spirites de parade, ils concluent à la non-existence des pratiques diaboliques à notre époque. Ils parlent ainsi sans savoir, sans connaître, en vrais étourdis ; et, s'ils prenaient la peine de s'informer, de procéder à une enquête comme je l'ai fait, ils auraient bientôt changé d'opinion.

Car l'occultisme est en pleine prospérité en Europe, en Asie, en Amérique, dans toutes les contrées, dans tous les pays du monde. Il a, en plein Paris, des repaires ; et M. Huysmans, lorsqu'il a consacré l'an dernier un volume à cette question, n'a rien inventé, quoiqu'ayant donné à son œuvre la forme du roman ; la messe noire se dit bel et bien ; le satanisme a ses fidèles, ses fervents. C'est horrible, c'est abominable, mais c'est ainsi. Grand nombre de prêtres, à qui quelqu'un de ces égarés est venu, en un jour d'affolement salutaire, faire ces épouvantables confidences, le savent ; et, s'ils se taisent, eux, c'est parce qu'ils sont liés par le secret de la confession. Les religieux ont surtout la spécialité de ces confidences ; les malheureux qui reviennent à Dieu, après avoir volontairement et sciemment servi le diable, s'adressent presque toujours à un moine, de préférence à un membre du clergé séculier, pour retrouver la paix de leur âme, implorer le pardon, s'offrir à expier ; ce fait est constaté. Les sceptiques, n'ayant pas l'habitude de consulter les prêtres et encore moins les religieux, ne savent donc rien de ce qui se passe dans les antres de l'occultisme, absolument rien.

D'autre part, il est des catholiques, — esprits un peu superficiels, il est vrai, — qui se tiennent le raisonnement suivant : "A qui le démon se manifesterait-il ? Ce à quoi tendent tous les efforts de l'enfer, c'est à soustraire le plus possible d'âmes au ciel. Voici un

athée : le diable n'a aucun intérêt à lui apparaître ; il est sûr d'avoir son âme, puisque cet homme s'obstine dans son incrédulité ; lui apparaître, ce serait l'obliger à constater le surnaturel, et cet homme, qui était peut-être sincère dans son manque de foi, irait certainement à Dieu, en réfléchissant à l'éternité, à l'immortalité de l'âme. Voici, au contraire, un croyant, un bon chrétien ; Satan n'a aucun intérêt, non plus, à se manifester visiblement à lui ; il est trop intelligent pour commettre cet impair ; le chrétien croyant le repousserait avec horreur et n'en aimerait Dieu que plus ardemment, avec plus de foi, se gardant plus vivement que jamais des souillures du péché." Ainsi raisonnent bien des personnes n'appartenant pas à la catégorie des incroyants. Eh bien, ce raisonnement est aussi faux que les négations des sceptiques sont téméraires et de vaines.

D'abord, il faut répondre à ces personnes qu'elles sont en contradiction avec les enseignements mêmes de la religion. Dieu laisse aux démons certain pouvoir, dont les limites ont été définies par les conciles : ainsi, il ne leur est pas permis de répondre aux appels d'un homme évoquant un mort et d'ouvrir à celui-ci, pour qu'il apparaisse, les portes de l'enfer ; ce qui revient à dire qu'un trépassé, même damné, ne se montrera pas au spirite qui l'évoque ; encore moins, bien entendu, un trépassé qui, par ses mérites, a son âme reçue au séjour des bienheureux ; mais les démons peuvent, et c'est ainsi qu'ils agissent, dit l'Eglise, se substituer au mort, dont l'apparition est demandée par des invocations coupables, de tout temps condamnées par la religion ; le spirite luciférien obtiendra donc parfois peut-être un résultat, mais il sera dupe de l'esprit malin.

Ensuite, il est admis par l'Eglise que les anges déchus se manifestent aux humains, en dehors même de tout appel. Les théologiens hagiographes citent, à profusion, des cas d'apparitions que ces saints ont réussi à repousser et vaincre. En ce XIX^e siècle, le R. P. Jeandel, supérieur général des Dominicains, a vu Satan face à face, dans une société irréligieuse où il avait eu le courage de se rendre ; ce vénérable religieux l'a affirmé, son récit très circonstancié existe et a été souvent reproduit ; un catholique, sincèrement croyant, oserait-il taxer de mensonge un témoin aussi autorisé ? L'abbé Vianney, le bienheureux curé d'Ars, mort en 1859, dont il suffit de citer le nom, était quotidiennement assailli par le prince des ténèbres, contre lequel il vaît à soutenir de véritables combats, non spirituels, mais bien matériels.

Qu'un sceptique hausse les épaules à la lecture du récit du R. P. Jeandel ou de la biographie du curé d'Ars ; il est dans son rôle : mais un catholique convaincu ne peut que s'incliner.

Or, ce que les catholiques superficiels, enclins au doute, ignorent comme les sceptiques de parti-pris, c'est qu'en dehors des spirites de salon, spirites par passe-temps, il y a ces occultistes dont les pratiques atroces, exécrables, sont dissimulées dans le plus profond mystère. Ces hommes, au sens moral absolument perverti, croient en Lucifer ; mais ils le croient l'égal de Dieu, ils lui rendent un culte secret. Plusieurs évêques, vivant encore, ont eu des preuves de cette religion satanique, qu'ils ont hautement dénoncée ; ces preuves étaient forcément incomplètes, ayant été saisies par lambeaux, si l'on peut s'exprimer ainsi ; toutefois, elles existent en nombre suffisant, pour pouvoir être opposées victorieusement aux négations intéressées ; j'écrirai simplement ce que j'ai vu, je reproduirai ce que j'ai recueilli ; le lecteur sera juge. J'estime qu'il saura démêler les phénomènes vrais du fatras des supercheries. Je serai le narrateur fidèle, impartial.

J'arrive au classement des pratiques occultistes, explication nécessaire pour que le lecteur puisse me suivre à travers le dédale très compliqué de ces œuvres d'une infernale impiété. On me pardonnera cette exposition ; d'ailleurs, elle sera brève ; les développements relatifs à chaque branche de l'occultisme, tel qu'il est pro-

fessé et exercé au XIX^e siècle, viendront tout naturellement au cours de cet ouvrage.

L'occultisme moderne n'est autre que la cabale, renforcée par la magie qui n'a jamais cessé d'avoir ses adeptes plus ou moins avoués.

La cabale, c'est la science occulte elle-même, c'est la théologie secrète des initiés, théologie essentiellement satanique ; c'est, en un mot, la contre-théologie. Notre Dieu, à nous chrétiens, est le principe du mal, aux yeux des cabalistes ; et, pour eux, le Bon Principe, le vrai Dieu, c'est Lucifer.

D'autre part, la cabale a pour conséquence immédiate la magie, ou l'art de commercer avec les esprits, avec les êtres surnaturels.

On ne peut pas être cabaliste fervent, convaincu, sans devenir bientôt mage, sans se livrer aux pratiques de l'occultisme.

Je ne prétends pas dire que nos cabalistes ou mages contemporains se livrent à toutes les pratiques des diverses branches de l'occultisme ; il en est qui sont totalement abandonnées ; il en est d'autres dont le monopole est laissé aux charlatans qui tiennent boutique de consultations à l'usage des personnes superstitieuses. Mais, grand nombre de ces pratiques, et précisément les plus perverses, les plus criminelles, sont en honneur dans les repaires cachés de nos modernes lucifériens.

La magie comporte deux divisions :

1^o La magie divinatoire ou manciève ;

2^o La magie opératoire.

La magie divinatoire se subdivise en plusieurs branches, dont les principales sont : l'astrologie, la chiromancie, l'anthropomancie, l'onéirocritie, l'aéromancie, l'hydromancie, la pyromancie, et la cartomancie.

La magie opératoire se subdivise aussi en plusieurs branches, dont les principales sont : l'alchimie, le magnétisme mesmérin, diverses œuvres de prestige, ainsi que diverses pratiques superstitieuses non spécialement classées, la nécromancie, et la théurgie.

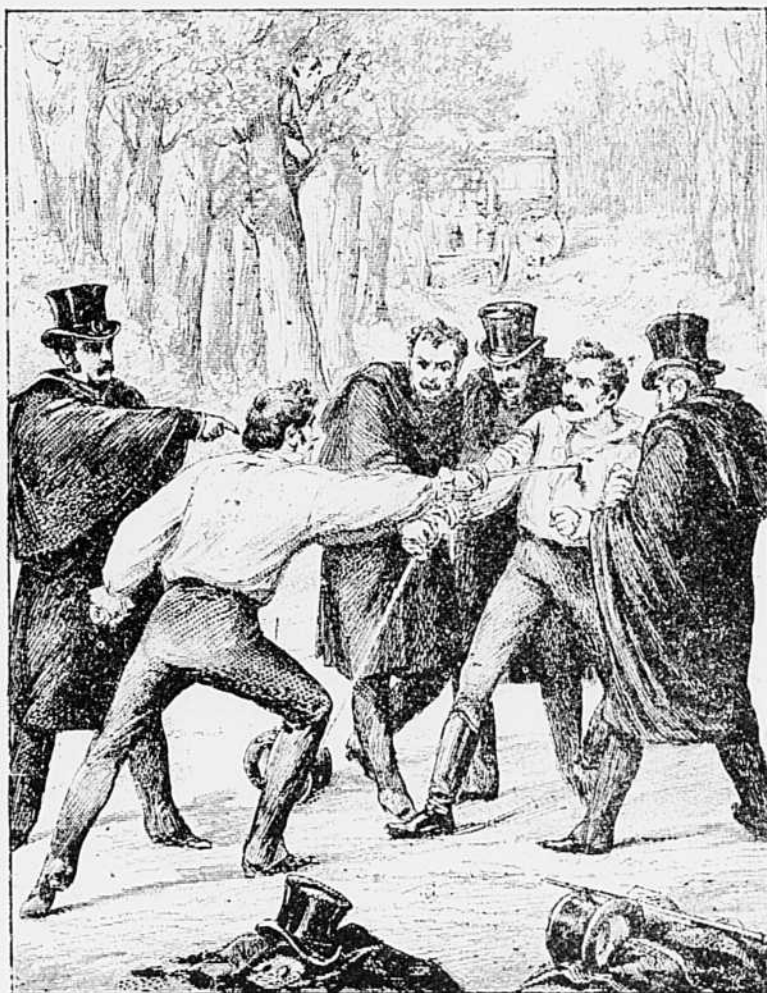
L'astrologie, nommée par quelques-uns *astromancie*, est la divination par les astres ; sa pratique la plus répandue est l'horoscope.

La chiromancie est la divination par la main. On trouve, de nos jours, en dehors des occultistes, même parmi des gens qui, sauf ce travers, paraîtraient raisonnables, des crédules honnêtes, s'imaginant que l'avenir d'un homme est inscrit dans les lignes de sa main.

L'anthropomancie est une pratique magique disparue, assure-t-on, et qui compte, dans l'histoire, au nombre des plus sauvages abominations ; c'est la divination par l'inspection des entrailles d'un être humain éventré vivant. Gilles de Retz est accusé de s'être

livré à cette pratique, sur la personne de jeunes enfants qu'il attirait dans son château. Ceci est du moyen-âge. Mais, au commencement de ce siècle, on trouve une trace d'infamie semblable, non sur un enfant, mais sur un homme, un franc-maçon américain, nommé William Morgan, qui avait publié les secrets de ses frères ; et que ceux-ci égorgèrent, après l'avoir attiré dans un guet-apens (septembre 1826) ; ce malheureux, enfermé dans une cave, fut horriblement torturé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits ; comme dernier supplice, il fut éventré ; or, ses bourreaux étaient des cabalistes des hauts grades de la secte. Aujourd'hui, un monument s'élève, à la mémoire de la victime, sur une des places publiques de Batavia, état de New-York ; la statue de William Morgan, inaugurée solennellement en 1882, est le résultat d'une souscription ouverte par le *New-York Herald*, qui inséra dans ses colonnes le compte rendu d'une enquête assez complète sur l'assassinat de cet infortuné.

L'onéirocritie ou onéiromancie se rapporte à l'interprétation des songes. Cette fausse science, en tant que dérivée de l'occultisme, est professée aujourd'hui publiquement par de vulgaires dupes des naïfs. Il en est de même pour les quatre autres formes de la magie divinatoire : l'aéromancie, divination par l'étude de l'air et des phénomènes aériens ; l'hydromancie, divination d'après l'eau, les liquides ; la pyromancie, divination d'après le feu ; la carto-



Le cinquième lui plonge sa épée dans la poitrine.

mancie, divination d'après les cartes. Il n'entre pas dans ma pensée de m'étendre sur les procédés employés par les opérateurs plus ou moins grotesques qui se livrent à la pratique de ces fausses sciences. Il faut avoir le cerveau au moins un peu fêlé pour s'imaginer que l'avenir peut être lu dans du café, dans l'incohérence des jets de flamme d'un brasier, dans l'ordre infiniment et hasardeusement variable des cartes tirées d'un jeu plus ou moins battu et mêlé, ainsi que dans la forme bizarre des nuages poussés par le vent. Les opérateurs, dont quelques-uns possèdent à fond les règles établies pour la pratique de ces absurdités, sont les premiers à ne pas croire à leur art ; et, quand ils captent la confiance des consultants, en leur débitant des particularités intimes dont ceux-ci sont vivement surpris, c'est le plus souvent grâce à la connivence d'un compère qui leur a fourni des renseignements ; c'est quelquefois, lorsque l'opérateur est un farceur habile ou une rouée coquine, le fait d'une intelligence supérieure qui trouverait mieux à être employée ailleurs, le fait d'une expérience spéciale acquise dans la fréquentation des éternels badauds, se laissant tirer les vers du nez, sans s'en douter le moins du monde.

Aussi, c'est à peine si j'effleurai cette tourbe d'exploiteurs, fripons à divers degrés, et peu intéressants. Ces bagatelles de la porte, dédaignées du reste par les vrais occultistes, ont vraiment trop peu d'importance pour mériter un examen approfondi. Il est bien autrement utile de dévoiler les satanistes, ignorés de la foule, dont les sectes changent de noms suivant les pays, mais qui constituent en réalité une seule et même religion secrète et démoniaque, ayant ses fanatiques, se sacrifiant aveuglément, tant l'esprit du mal les domine, tant il s'est emparé de leurs âmes. Je montrerai cette étrangeté des rites lucifériens qui se ressemblent partout, se copient, dans les contrées les plus différentes de mœurs et de coutumes ; et cela à un tel point que, même ayant été prévenu par Carbuccia, j'ai été stupéfait, après avoir frémi d'horreur au spectacle de certaines pratiques aux Indes et en Chine, de les retrouver chez les théurgistes civilisés d'Amérique et d'Europe.

Dans la magie divinatoire, il n'est guère que l'astrologie à laquelle croient quelques-uns des vrais occultistes ; encore, ceux qui s'y livrent ne le font-ils qu'à titre individuel. Tel, le fameux Adriano Lemmi, grand-maître actuel de la franc-maçonnerie italienne, lequel est un cabaliste enragé, employant à des calculs horoscopiques le temps qu'il a de libre entre deux circulaires aux loges et arrière-loges contre la Papauté.

Ce que je divulguerai surtout dans cet ouvrage, ce sont les pratiques de la magie opératoire, de nos jours.

Et d'abord, il est nécessaire même de ne mentionner l'alchimie que pour annoncer au lecteur que ce qui concerne cet art mystérieux sera par moi tenu à l'écart. Les alchimistes semblent avoir fait leur temps ; du moins, n'en ai-je pas rencontré au cours de mes recherches. Je me bornerai donc à dire que la théorie particulière de l'alchimie se nomme la " science hermétique," et que le but des initiés est double : il s'agit de découvrir la pierre philosophale, c'est-à-dire une substance destinée à transformer en or les métaux non précieux, et de découvrir aussi l'or potable ou élixir de longue vie, c'est-à-dire une liqueur merveilleuse destinée à prolonger indéfiniment la vie humaine ou tout au moins à rendre à la vieillesse les facultés de l'âge viril.

Cette alchimie de la vieille école, qui courait jadis à la poursuite de la pierre philosophale et de l'or potable, a été remplacée, chez quelques adeptes de l'occultisme contemporain, par une chimie criminelle, qui compte, parmi ses produits, la *Manna di San Nicola di Bari*, un toxique infernal à l'usage des sociétés secrètes. Ces fabricants spécialistes, dont aucune police n'a réussi à trouver l'officine, — on la dit aux environs de Naples, — ces cabalistes démoniaques, qui sont des malfaiteurs de la pire espèce, distillent et mélangent, dans leur abominable laboratoire, digne de Canidie et de Locuste, le virus des maladies contagieuses, le venin des reptiles et le suc des plantes malfaisantes ; ils empruntent au fungus son humeur vireuse et narcotique, au datura-stramonium ses principes asphyxiants, au pêcher et au laurier-amarande ce poison dont une seule goutte sur la langue, dans l'œil ou dans l'oreille renverse comme d'un coup de foudre et tue l'être humain le mieux constitué, le plus fort. Médée, la mégère Toffana, la Voisin, revivent en ces scélérats qui ont perfectionné l'art fameux des empoisonneurs des XVI^e et XVII^e siècles : ils font cuire avec le suc blanc de la tithymale un lait dans lequel des vipères ont été préalablement noyées ; ils ont des affidés qui recueillent avec soin dans leurs voyages et leur rapportent la sève du mancenillier, le suc du manioc, les fruits mortels de Java ! ils pulvérisent le diamant et composent des mixtures hideuses avec des virus et des sécrétions innommables ; ils savent et enseignent aux exécuteurs des vengeances, ordonnées par les chefs incoanus, comment on empoisonne les plantes, comment tels animaux nourris de plantes empoisonnées prennent une chair malsaine et peuvent, lorsqu'ils servent à leur tour d'aliment aux victimes désignées, leur causer la mort sans que le poison laisse aucune trace.

Depuis longtemps déjà, et bien avant les médecins, ils connaissent les microbes et leurs toxines ; et depuis longtemps aussi, des laboratoires de bactériologie satanique fonctionnent, où se préparent les cultures de bacilles ou les solutions de leurs principes toxiques, qui, envoyées partout où il y a un crime à accomplir, jugé nécessaire par un hiérarque, donnent sûrement des maladies mortelles, ayant été versées dans le breuvage, mêlées aux aliments, à des doses infinitésimales, et sans que l'on puisse soupçonner que cette maladie, naturelle en apparence, est œuvre démoniaque et relève de l'archange déchu, le plus haineux ennemi de l'humanité.

Telle est l'alchimie moderne ; et les honnêtes gens ont le devoir de la dévoiler, car des crimes ont été certainement commis. On ne fabrique pas de pareilles drogues pour ne point s'en servir. Qui saura jamais la vérité sur l'affaire de la Banque d'Ancône, dont le récit a été publié avec un rare courage par M. Chantrel, dans les *Annales Catholiques*, numéro du 7 août 1886 ? Que de décès subits, au cours de ce procès aussi émouvant que mystérieux, et dans lequel étaient compromis plusieurs chefs de groupes cabalistes italiens !..

J'aurai, en donnant ce récit, d'autres divulgations à faire, non plus seulement sur les travaux criminels de cette pharmacie d'empoisonnements, mais aussi sur une propagande diabolique qui s'exerce dans les milieux pétris d'ignorance, en certaines contrées arriérées, propagande dont le but est de pousser aux plus odieux sacrilèges. C'est ainsi qu'en haine de Jésus-Christ les sectaires de l'occultisme moderne ont réussi à répandre au Brésil, dans les campagnes, une superstition monstrueuse. Le métis de la basse classe, qui en veut à quelqu'un, ne recourt pas à l'envoûtement, comme au moyen-âge, ni à la jettatura, comme de nos jours encore en Italie. Voici comment il opère : il prend un gros crapaud, de l'espèce du crapaud cornu, et il lui administre le baptême en lui donnant les nom et prénoms de la personne qu'il considère comme son ennemi ; après quoi, il fait avaler au batracien une hostie consacrée, qu'il s'est procurée par la communion à l'église ; le crapaud est alors enveloppé dans de la terre glaise et est ainsi enterré soit sous le seuil de la porte de l'adversaire détesté et maudit, soit à un endroit où il a l'habitude de passer tous les jours. Cette coutume, qui ne remonte pas à plus d'un siècle, est aussi répandue, en Europe, chez les paysans du Portugal et entretenue avec soin par les ennemis de la religion chrétienne ; toutefois, les Portugais se servent du crapaud de l'espèce vulgaire.

On ne peut, sans frémir, songer à bien d'autres pratiques, où le sacrilège joue toujours le premier rôle, et que les cabalistes modernes cherchent partout à introduire parmi les campagnards superstitieux. Pas bien loin de notre capitale, dans une petite localité nommée Bobigny, c'est-à-dire aux portes mêmes de Paris, on est parvenu à endoctriner les maraîchers qui vont chaque jour porter leurs légumes aux Halles ; ce village est un foyer d'occultisme ; les adeptes n'en sont pas encore aux sacrilèges, mais ils se livrent déjà à la nécromancie, avec accompagnement de blasphèmes dans leurs évocations. Dans un faubourg de Lille, appelé Fives, il y a aussi une société dite philosophique, dont le chef est à la fois perruquier et marchand de vins, lequel exerce une certaine influence sur les gens simples de la classe ouvrière ; ce perruquier philosophe, qui n'est pas dépourvu de prétentions politiques, est un simple luciférien déguisé en libre-penseur ; il réunit chez lui des hommes du peuple, les prêche et leur fait fouler aux pieds un crucifix, sous le prétexte que cela leur portera bonheur à bref délai.

Le *magnétisme mesmérrien* est la médecine occulte des cabalistes. Cette branche de la magie contemporaine sera l'objet d'une importante étude spéciale dans cet ouvrage. Bien entendu, il ne faut pas confondre les savants qui font aujourd'hui des recherches sur l'hypnotisme, la suggestion, dans l'intérêt de la science, avec les modernes émules des Cagliostro, dont le but est de se procurer, à huis-clos, des distractions coupables, souvent immorales. Le magnétisme scientifique est une question encore obscure qu'étudient les théologiens, les physiologistes et les criminalistes. Celui des adeptes de la magie n'a rien à voir avec celui-ci ; c'est une variété de l'œuvre souterraine et satanique, que ce livre va mettre au jour.

La *nécromancie* participe à la fois de la magie manique et de la magie opératoire. Cette pratique consiste dans l'évocation des humains trépassés. Le spiritisme, la consultation des tables parlantes, sont de la nécromancie. Mais, si tous les esprits ne sont pas nécessairement cabalistes, tout cabaliste est doublé d'un nécromancien. Les catholiques sont à mille lieues de se douter des progrès faits par l'occultisme sur ce point. La franc-maçonnerie, qui, par son essence même, est antichrétienne, est, chaque année, de plus en plus envahie par l'élément spirite : c'est ainsi qu'en 1889, il a été tenu, à Paris, rue Cadet, à l'hôtel du Grand-Orient de France, un congrès international des francs-maçons spirites ; il y avait environ 500 délégués à ce congrès.

(A suivre)

LE CHEVALIER D'HARMENTAL

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX

POÈME DE
PAUL FÉRRIER

MELODIE (Acte II)
Chantée par M. FUGÈRE

MUSIQUE DE
ANDRÉ MESSAGEUR

Andante (♩ = 60)

CHANT

Andante

C'est que je t'aime, enfant

d'un amour paternel Et plus jaloux de ton bonheur, dont j'ai la

garde. Que si j'étais vraiment ton père devant Dieu !

très tranquille

Quand ta mère quitte ta, pour remonter aux cieux, Votre pauvre logis voisin de ma main.

sur de Ami Buvat, dit - el le, en te léguant a moi. Ay

poco rit *A tempo*

ez pitié de cette enfant seule en ce monde. Et je ju

poco cresc.

rai sur ta petite tête blonde. Que je n'aurais jamais

ral.

d'autre amour que pour toi!

DANSE DE PETITES FILLES

Extrait des Six Petites Pièces (op. 36)

Pour le piano

par NIELS W. GADE

All^o grazioso

PIANO

The first system of the musical score consists of seven staves. The first staff is the piano introduction, marked 'PIANO' and 'p'. The subsequent six staves are the main melody and accompaniment. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings like 'p', 'mf', and 'dolce'. Pedal markings ('Ped') and asterisks are used throughout to indicate where the sustain pedal should be used.

The second system of the musical score consists of eight staves. It continues the melody and accompaniment from the first system. It includes dynamic markings such as 'dolce', 'dim.', and 'p'. A 'FIN' marking is present above the sixth staff. The system concludes with the instruction 'al sequo' at the bottom right. Pedal markings and asterisks are also present.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

IV — LA TROUVAILLE — Suite

La chambre était petite, tendue en cretonne bleue des plus modestes, une vraie chambre de jeune fille.

— Elle parle peut-être français, cette miss, se dit le jeune homme, en essayant vainement de reprendre haleine ; si elle ne pousse pas des hurlements à mon aspect, elle m'écouterait peut-être, enfin je lui expliquerai, ou plutôt non, je ne lui expliquerai rien. Elle criera, elle appellera au secours. J'aurais mieux fait de me livrer tout à l'heure ! On va me prendre pour un voleur ou un assassin ! C'est réellement de la folie de m'être réfugié ici. Mais c'est qu'aussi, je crois que je deviens fou !

Lafressange, nous l'avons dit, n'avait pas fait le moindre bruit en gravissant l'escalier et en s'introduisant dans la chambre.

Il dut s'apercevoir bientôt que la pièce contiguë était occupée. On parlait, on parlait même assez haut.

Le jeune homme tendit l'oreille.

Oh ! bonheur ! oh ! joie céleste ! C'était l'accent d'une voix française !

— Tu n'es pas fatiguée, au moins, ma bonne ! Tu as voulu rester si tard ce soir sur la plage ! Veux-tu me faire plaisir !

— Quoi encore ? Philémon ?

— Donne ton *la !... la !... le la grave !... le la d'en bas !*

L'oncle Philémon ! La tante Elvira ! Ils n'étaient donc pas demeurés à Londres !

Eh ! non ! Mlle Berthe, qui jamais n'en faisait qu'à sa tête, et qui tyrannisait quelque peu oncle et tante, l'avait entendu ainsi.

La grève ne l'effrayait pas.

D'ailleurs on ne se trouvait pas sur le théâtre de la grève.

Et puis, elle ne voulait pas demeurer à Londres ? Elle avait Londres en horreur, c'était à Bridport qu'elle entendait se rendre, et tôt, et de suite ! Ou elle en ferait une maladie.

Malade ! Berthe ! L'oncle Philémon eût affronté toutes les mines de dynamite, les explosions de panclastite, de mélinite, de roburite, de et de tous les produits détonants réunis, plutôt que de voir sa fille chérie malade.

La tante Elvira s'était bien un peu fait tirer l'oreille, mais, bah ! elle n'aimait pas Londres non plus. Elle aimait la mer ! la grande mer ! l'Océan à la voix profonde... comme la sienne. Et on était parti pour Bridport, que l'on avait atteint le matin même.

Quel sentiment avait dicté à Berthe de Kermor ce rapide voyage, malgré la grève ?

On le devine.

Ce n'était pas l'amour, mais la curiosité.

Elle avait beau se le dissimuler, elle était inquiète de Lafressange.

Cette inquiétude l'agaçait même considérablement. Elle l'énervait.

Non ! elle n'aimait pas M. Lafressange.

Un jeune homme qu'elle avait aperçu quelques instants à peine ! Le coup de foudre, alors !

Elle qui se moquait tant, dans le fond de son cœur, des romans, et des airs langoureux, à commencer par ceux de sa tante !

Et puis s'éprendre d'un jeune homme ! L'épouser au bout de quelques temps, car ça finissait toujours ainsi, aliéner sa liberté, obéir à quelqu'un, alors que sa liberté, et la satisfaction de ses volontés étaient comptées par elle comme les premiers de tous les biens !

Non ! cent fois non !

Et c'était pour être tranquille, pour calmer cette inquiétude agaçante, qu'elle avait voulu se rendre au plus tôt à Bridport.

Et de fait, une fois là, elle avait été bien rassurée.

Naturellement, sur la plage, à table d'hôtel, et par les domestiques du chalet, retenu longtemps à l'avance par l'oncle Philémon, elle n'avait entendu parler que de la grève et des catastrophes.

On lui avait bien cité le nom d'un certain Walter Handel un Allemand, qui avait été pris et que la foule avait voulu mettre en pièces.

De Lafressange pas un mot.

Donc, il ne lui était rien arrivé.

Sa campagne, s'était accomplie dans les conditions les plus normales, sans courir aucun danger, et il avait sans doute déjà quitté Melcombe sans songer à Mlle de Kermor, pas plus que celle-ci ne s'occuperait désormais de ce petit journaliste.

Et de fait, une fois renseignée sur les accidents et les catastrophes de la grève, elle avait fort peu songé à M. Lafressange, se laissant aller au plaisir du bain, à celui de la plage, elle rentrait même du casino à cet instant, sans être aucunement fatiguée, car les nerfs de Mlle Berthe ignoraient la fatigue.

Et après avoir déposé son chapeau dans sa chambre, elle avait passé dans la pièce voisine pour redire bonsoir à ses chers parents, qu'elle aimait du reste de tout son cœur, autrement, elle eût été bien ingrate.

C'est à ce moment que le pauvre Lafressange faisait irruption dans la chambre à coucher que Mlle Berthe, nous l'avons dit venait de quitter.

— Donne ton *la !* avait répété l'oncle Philémon.

C'était sa toquade, sa marotte.

En reconnaissant cette voix amie, Lafressange s'était levé.

Il allait se précipiter dans la salle voisine lorsque une image que lui renvoya la glace l'arrêta net.

Il avait devant lui un être en loques, souillé de boue, de sable, au visage balafré et ensanglanté par les ronces et les épines.

Cette image, celle de cet être effrayant, c'était la sienne, il fut obligé de le reconnaître !

Il n'osait réellement se présenter ainsi. L'oncle Philémon, de l'autre côté de la porte, continuait :

— Berthe, ma fille chérie, veux-tu faire plaisir à ton vieux petit bonhomme d'oncle ?

— Quoi encore ? répondit Mlle Berthe, que Lafressange n'avait pas encore entendue.

— Encore n'est pas aimable... je ne me suis pourtant pas fait tirer l'oreille pour te conduire à Bridport, malgré tous les dangers que nous devons courir.

— C'est vrai, mon oncle chéri, vous avez été charmant, aimable, adorable, un amour d'oncle.

— Alors, fais plaisir à ton amour d'oncle, il y a un piano, mets-toi au piano et accompagne ta tante, une fois, rien qu'une fois, que je juge si cette longue station sur la plage ne lui a rien enlevé de ses moyens, autrement je ne dormirai pas tranquille.

Mlle Berthe essaya d'une résistance :

— Mais il est onze heures et demie passées.

— Il n'est pas minuit. J'ai le droit de faire de la musique jusqu'à minuit ! c'est stipulé dans le contrat. Elvira, je t'en prie.

— Philémon, vous êtes insupportable, fit la tante Elvira en minaudant.

Berthe plaqua trois accords.

Et Mme Elvira Chaudenay attaqua son grand air de *Robert le*



Un vieillard, de haute taille, correctement serré dans une étroite redingote, descendit de la voiture.

Diable, l'air de Bertram, son triomphe, et l'objet de l'amour de l'oncle Philémon.

Il avait eu parfaitement raison, le brave homme, en prévenant Lafressange.

C'était effrayant !

La tante Elvira faisait trembler les vitres.

Son organe tenait à la fois de l'ophicléide, du trombone et du saxophone.

C'était terrifiant ! inoui ! Cela n'avait de nom dans aucune langue !

Mais la tante Elvira n'eut pas plutôt exécuté, c'est le mot, une vingtaine de mesures, que l'on frappa violemment aux portes du chalet donnant sur la rue.

L'oncle Philémon se leva très contrarié.

— Les habitants de Brideport n'ont jamais entendu rien de pareil, fit-il en hochant la tête. Mais pourquoi frappe-t-on ?

La tante Elvira s'était arrêtée.

Berthe avait profité de cette diversion pour fermer le piano.

Elle rentra dans sa chambre.

Un cri de surprise et de frayeur s'éteignit sur ses lèvres.

— Mademoiselle, lui dit Lafressange d'une voix brève, un cri, un mot, et je suis un homme perdu.

Le premier moment de stupeur passé, Mlle de Kermor reprenait promptement tout son sang-froid.

Et au fond, elle était moins étonnée qu'elle n'aurait voulu le paraître.

Elle avait donc un pressentiment juste.

Sa précipitation à se rendre à Bridport avait donc un bienheureux résultat, puisqu'en y arrivant, elle pouvait sauver la vie à ce pauvre garçon qui était là, devant elle, sans force, souillé, défiguré !

Le désordre, le désarroi des vêtements de Lafressange, le sang qu'il avait au visage et aux mains, lui disaient assez qu'il avait du passer par des aventures tragiques et subir de cruelles épreuves.

Et elle ne songeait pas à le questionner.

Elle devinait que l'heure était grave ! qu'il courait un menaçant péril.

Et sa jolie tête en avant, tendant l'oreille, de la main elle faisait signe à Lafressange de ne point bouger.

On frappait de plus en plus fort aux portes du chalet.

L'oncle Philémon, qui croyait que l'on en voulait à l'harmonie de sa moitié, n'avait nullement l'intention de voir ce qu'il en était, non plus que d'aller ouvrir.

— Il me semble répétait-il en maugréant, que l'on est bien maître chez soi ! Or ! je suis ici chez moi ! Tout comme en France ! j'ai le droit, jusqu'à minuit, c'est stipulé, de me livrer à des études musicales ! D'autant plus qu'au lieu de frapper si violemment à ma porte pour me faire taire, on devrait me remercier ! car enfin ! je suis certain ! j'y mettrais ma main au feu ! les habitants et les baigneurs de Bridport n'ont jamais entendu ça !

Tante Elvira était flattée dans son amour propre.

Mais comme tonton Chaudenay se montait, se montait, elle finit par dire d'une voix saturée de tendresse :

— Calme-toi ! Philémon ! Je t'en supplie !

— Mais non ! à la fin ! ça m'exaspère, ce n'est pas la première fois que ça nous arrive ! C'est donc à l'étranger comme en France ! Les goûts, les manifestations artistiques sont donc conspués et proscrits !

Et très excité, le cher et excellent homme se promenait à grands pas dans le parloir où se trouvait le piano.

Mais les coups redoublaient ! On frappait aux portes, aux fenêtres !

La maison était cernée !

Douaniers et policemen s'étaient joints ! relevant au passage les de clôture, les traces, les dégâts laissés derrière lui par le fugitif.

Des voix se faisaient même entendre au bas de l'escalier extérieur du chalet.

Mlle de Kermor se précipita sur la porte et poussa vivement le verrou.

— Là ! dit-elle à voix basse, ils n'enfonceront pas la porte !

Maintenant, pas un mot !

Si les policemen n'enfonçaient pas les portes, ils en avaient bien l'envie.

L'un deux avait gravi l'escalier.

Il écoutait. La lumière et le silence l'intriguaient.

Enfin il heurta,

— What do you want ? demanda Mlle de Kermor.

— Open the door.

— I can't, I am undressed.

L'agent se le tint pour dit, mais il s'établit en permanence sur le palier de l'escalier.

La situation se corsait.

— Si je préviens mon oncle et ma tante, se disait Mlle de Kermor, ils vont pousser des hélas, des exclamations de tous genres ! Il faudra bien finir par ouvrir à la police ! Et aussitôt, à l'air effaré de mon oncle, elle se douta bien que celui qu'elle cherche s'est réfugié ici !

Et pourtant, elle voulait le sauver !

En réalité, elle n'était pas venue à Bridport pour autre chose.

Obéissant aux coups réitérés, l'oncle Philémon avait fini par ouvrir.

Tant bien que mal, il baragouinait l'anglais, l'oncle Philémon, suffisamment, en tous cas, pour se faire comprendre.

Et dame ! il protestait, avec la plus visible des énergies, contre la violation de son domicile !

Comment ! on envahissait la demeure d'un citoyen français, sous prétexte d'une exécution magistrale du : " Nonnes qui reposez ! de Meyerbeer ! " Et l'on venait nous rabattre les oreilles de la liberté de la libre Angleterre ! Quelle plaisanterie !

— Je vous le jure, disait-il aux agents, j'ai un ami rédacteur au *Courrier des Deux-Mondes* ! M. Léo Lafressange ! et vous verrez ! s'il ne raconte pas aux deux hémisphères, la violation indigne dont je suis la victime.

Et il ajoutait :

— Tu entends, Elvira ! Tu vas lui écrire tout ça en détail ! à Lafressange !

Si critique que fût la situation, Berthe et Léo ne purent résister à un muet éclat de rire.

Mais le constable n'écoutait pas l'oncle Philémon et semblait se soucier peu des foudres de la presse.

Très posément il expliquait à M. Chaudenay que le nommé Walter Handel, le même qui avait fait sauter et incendier les fabriques de porcelaines de Melcombe, devait s'être réfugié dans son chalet.

Lorsqu'il eut compris et qu'il eut traduit cet exposé des motifs à sa moitié, la tante Elvira se mit à pousser des cris de pintade.

Miséricorde ! Ils allaient être égorgés pendant leur sommeil ! Où fuir ? Avant tout ! oui, avant tout, il fallait fouiller la maison de fond en comble.

Ces dernières paroles, Mlle de Kermor et Lafressange les entendirent.

— Je n'ai plus qu'une chose à faire, Mademoiselle ! dit simplement le jeune homme, c'est de me livrer, votre oncle me reconnaîtra, et se portera garant.

— Non, fit Berthe, fronçant le sourcil et mettant sa main sur sa bouche, on vous prendrait néanmoins et l'on vous conduirait en prison.

— J'en sors, et si vous saviez comment !

— Je ne le veux pas, et j'entends vous sauver.

Après une hésitation légère elle ajouta :

— Vous êtes un homme d'honneur ?

En prononçant ces paroles, elle regardait Lafressange dans le blanc des yeux.

— Oui, Mademoiselle, je vous le jure.

— Glissez-vous doucement dans la ruelle du lit.

Lafressange avait compris, il se glissait dans la ruelle, prestement, comme une anguille.

— Ne dites rien, ne bougez pas, quoi qu'il arrive.

En même temps, Mlle Berthe éteignit sa bougie.

En un tour de main, elle défaisait sa coiffure et passait un léger peignoir ; puis de petites pantoufles aux pieds, elle découvrait prestement son lit, donnait un coup de poing dans son oreiller.

Et frappant à la porte de la chambre de sa tante :

— Pouvez-vous me dire ce que signifie tout ce vacarme, cria-t-elle, mon oncle ? on a heurté à ma porte ! un policeman ! Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Seulement alors, elle rallumait la bougie et ouvrait. Passant chez sa tante, elle se montra dans le déshabillé que l'on sait aux yeux du constable qui venait de pénétrer dans le domicile de l'oncle Philémon.

Celui-ci n'était pas rassuré.

— Rentre dans ta chambre, ma chère enfant, lui dit l'excellent homme. Enferme-toi à double tour... Ces messieurs vont fouiller la maison de la cave au grenier.

Le constable voulut insister.

— Ne pourrait-on pas visiter la chambre de Mademoiselle ?

— Parfaitement, répliqua Berthe avec aplomb, elle est toute petite, et il serait impossible à un malfaiteur de s'y cacher. Monsieur, elle désignait le constable, peut s'en convaincre par lui-même !

L'officier de police avança la tête, regarda, se tenant sur le pas de la porte, les coins et les recoins de la petite chambre ; il donna son acquit par un " very well " qu'il prononça en se retirant.

Puis l'oncle Philémon et lui se livrèrent à une minutieuse visite domiciliaire tandis que Mlle Berthe, suivant le conseil qui venait de lui être donné, rentrait chez elle et s'enfermait à double tour.

— Là !... fit Mlle de Kermor à mi-voix, maintenant, Monsieur, vous pouvez sortir de votre cachette, vous ne courez plus pour l'instant aucun danger.

Lafressange ne se le fit pas répéter deux fois, il était au plus mal dans cette ruelle.

— Et racontez-moi vos aventures, reprit-elle en plaisantant, elles doivent être palpitantes.

Lafressange commença sa narration.

Lorsqu'il arriva à la première explosion, celle qui avait culbuté le wagon, Mlle Berthe l'interrompit :

— Voilà ce que c'est de ne point m'avoir écoutée, dit-elle, je vous avais prévenu des intentions de ce misérable.

— Mais ce n'est pas lui, s'écria Lafressange, mais vous vous trompez du tout au tout sur son compte. C'est un confrère. Théodore Mindeau, un Autrichien, attaché à la *Morgen Post* de Vienne.

Mlle de Kermor secoua la tête.

— Vous en êtes certain ?

— Parfaitement certain.

— Il a une bien mauvaise figure, une physionomie bien fautive !

— Avec ça que j'ai une physionomie bien rassurante à cet instant. Regardez-moi, mes vêtements sont en pièces, j'ai l'air d'un bandit !

— Le fait est, fit en riant Mlle de Kermor, que si je ne vous avais pas reconnu, j'aurais cru que vous veniez de commettre un assassinat.

Léo Lafressange reprit son récit.

Il le faisait simplement, sans emphase, peignant ses impressions d'un mot juste et concis, si bien que Mlle Berthe se montra, malgré elle, fort impressionnée.

— Pauvre garçon, finit-elle par dire, mais vous avez horriblement souffert.

— Et je souffre encore, Mademoiselle, car je n'ai rien mangé, depuis hier, j'ai supporté d'écrasantes fatigues, et je crois, Dieu me pardonne, que la tête me tourne.

— Pauvre garçon ! répondit-elle pour la seconde fois.

Prêtant l'oreille, elle n'entendit plus le moindre bruit.

— La police s'est retirée, je vais vous aller chercher ce que je pourrai trouver. Il doit y avoir quelque chose, mon oncle et ma tante ne vivent généralement pas de l'air du temps, moi-même j'ai fort bon appétit, donc il doit se trouver un en cas.

Et, tournant la clef, elle ouvrit la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? s'écria l'oncle Philémon, qui n'était pas encore remis de son émotion et ne pouvait s'endormir. Qu'est-ce que tu as, Berthe ? Tu es souffrante ?

— Mon oncle, fit résolument la jeune fille, habillez-vous, ne faites pas de bruit, j'ai à vous parler.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Philémon, l'assassin ! Tu as vu l'assassin ! Je vais appeler la police !

— Pour l'amour de Dieu, taisez-vous, répliqua Mlle Berthe avec autorité, taisez-vous, ou vous allez être cause de grands malheurs.

L'oncle Philémon sortit sur le palier, et se montra en pantalon à pied et dans le simple appareil d'un homme que l'on vient d'arracher au sommeil.

Sa tête ronde était couverte d'un redoutable couvre-chef, *vulgo* bonnet de coton, auquel ne manquait même pas le papillon en ruban qui servait de serre-tête.

Vu ainsi, l'oncle Philémon était irrésistiblement drôle.

— Je puis voir ma tante ?

— Oui, ma chère Berthe, cria la voix de tante Elvira, voix tremblante qui s'échappait des profondeurs d'une alcôve. Mais mon enfant, que se passe-t-il encore ? Ah ! j'en suis sûre ! on va nous faire sauter ! n'est-ce pas ?

— Non, ma chère tante, je vous jure, il n'y a aucun danger, pour vous, pour nous, je vous le jure sur Dieu ! Mais il s'agit de sauver un innocent, une victime d'une déplorable méprise.

Et alors, sans transition, attirant à elle l'oncle Philémon, baissant la voix et faisant un signe à Mme Chaudenay qui consentit à risquer un œil hors de la couverture :

— C'est M. Lafressange qui est là.

— Où là ? s'écria l'oncle Philémon.

— Là, dans ma chambre !

— M. Lafressange dans ta chambre ! Mais je deviens fou, ma parole d'honneur ! Ah ! quelle aventure ! Elvira !

Au nom de Lafressange, la tante Elvira avait fait un plongeon sous les couvertures en murmurant :

— Quelle imprudence !

— Va voir, Philémon ! Va voir ! si ce jeune homme court un danger, s'il fait appel à notre hospitalité, nous ne pouvons la lui refuser.

L'oncle Philémon se calmait un peu.

Cependant il répétait :

— M. Lafressange dans ta chambre ! C'est drôle ! c'est très drôle.

— C'est fort heureux qu'il soit entré dans ma chambre, répliqua Berthe, autrement il serait peut-être mort à l'heure qu'il est.

A la fin, M. Chaudenay se décida à entrer dans la chambre de sa nièce, et il alla à Lafressange la main tendue.

— Monsieur, commença-t-il, je ne comprends rien à cette aventure, mais Berthe me dit que vous ne parlez pas anglais, que vous courez les plus grands dangers ; disposez de nous !

Sincèrement ému de cette simplicité et de cette bonté, Lafressange, en quelques mots, mit M. Chaudenay au courant de l'aventure.

— C'est surprenant ! c'est prodigieux ! répétait le bonhomme, et l'on dit que tout cela ne se voit que dans les romans.

Lafressange abrégait, avec intention, car il mourait de faim.

Il avait omis, à dessein, le squelette et la trouvaille.

L'oncle Philémon répétait toujours :

— C'est surprenant ! c'est extraordinaire !

Mais Lafressange fut obligé de s'arrêter dans sa narration.

Alors Berthe se souvint.

Elle dégringola à la cuisine et revint avec un poulet, du pain, une bouteille de vin.

Et, le plus prosaïquement du monde, Lafressange se mit à dévorer.

Certaines précautions étaient à prendre.

Il y avait des domestiques au chalet.

On allait donner une chambre au visiteur, c'était évident. Mais au lendemain matin, les domestiques ne pourraient comprendre l'introduction de ce nouvel hôte.

Des indiscrétions seraient commises et cette fois il y aurait un retour offensif de la police à laquelle il faudrait bien se soumettre.

L'oncle Philémon, guidé par Berthe, se résolut à ceci :

Au point du jour il irait faire une déclaration au constable.

Il lui expliquerait la substitution, le vol dont Lafressange avait été victime. Il lui prouverait que le jeune homme n'avait rien de commun avec cet Handel qui les avait joués sous jambes. Enfin il se porterait caution.

Lafressange demeurerait à Bridport, l'hôte de M. et Mme Chaudenay, jusqu'à ce que Flavien Mauroy, mandé par le télégraphe, arrivât à Bridport et pût constater la parfaite identité de son confrère.

Pendant ce temps, Léo Lafressange se reposerait, prendrait d'excellents bains de mer, écrirait des articles palpitants pour le *Courrier des Deux-Mondes*, racontant toutes les péripéties du drame, et, enfin, prendrait sa part des trésors et des flots d'harmonie que la tante Elvira déverserait à profusion sur eux tous.

La première partie du programme était si affriolante qu'elle pouvait aisément faire passer sur la dernière.

L'oncle Philémon venait d'en formuler les articles lorsque la tante Elvira fit son entrée, majestueuse, superbe. Elle s'était habillée et accoutrée comme en plein jour.

Surtout ! dit-elle plus d'imprudences !

Après d'aussi chaudes alertes, quelques instants plus tard, les hôtes du chalet dormaient tous d'un profond sommeil.

Tous, hormis l'oncle Philémon, revenu à sa marotte.

— Tu n'as pas eu froid, Elvira, demanda-t-il à sa compagne, tu n'as pas eu froid en te levant ainsi la nuit ! Donne un peu ton *la...* une seule fois !... une toute petite.

Mais la tante Elvira résista pour cette fois.

Par une raison bien simple... elle ronflait !

V.— REFUGE DE PHILÉMON

L'oncle Philémon nageait en pleine joie ! l'excellent homme rayonnait.

Sauver un journaliste, l'un de ces hommes dans le mouvement qui... l'un de ces pionniers de la civilisation que...

En réalité, il ne terminait aucune de ses phrases. Il avait bien autre chose à faire d'abord ; ensuite il en était sans doute fort en peine.

Pour dire vrai, il était enchanté de s'évertuer, de se mettre en mouvement, dans l'unique but d'être utile à l'un de ses semblables.

Cette joie devenait plus forte, en ce que Léo Lafressange appartenait au monde des lettres et des arts. Mais le sentiment humain de l'oncle Philémon ne perdait rien à cette coïncidence.

Pour la belle Berthe, elle était enchantée de la tournure que l'affaire avait prise.

Une fois Lafressange bien à l'abri, elle s'était endormie, fermant les poings et avait fait grasse matinée.

L'oncle Philémon était parti dès patron minette.

Tout droit il s'était rendu chez le constable et, avec de nombreuses précautions et circonstances, il l'avait mis au courant sur la situation du faux Walter Handel.

Le policier avait, commencé par entrer dans une colère blanche, en apprenant que lui et ses hommes avaient été joués sous jambes.

Il finit par se calmer en réfléchissant à l'irréparable malheur dont un innocent avait failli être victime.

Certainement l'oncle Philémon, parlait mal l'anglais, mais il s'exprimait en homme de cœur, et bien que ses termes fussent pour la plupart des barbarismes, il sut faire passer la conviction qui l'animait dans l'esprit de l'officier de police.

Celui-ci se décida, enfin après bien des hésitations, à accepter la caution de M. Philémon Chaudenay.

(A suivre)



Thomas A. Johns.

Une Affiction Commune Guérie radicalement par l'usage DE LA Salsepareille d'AYER

HISTOIRE D'UN COCHER DE FIACRE.

"J'ai été, pendant huit ans, affligé de Salt Rheum. Durant ce temps-là, j'ai essayé un grand nombre de médecines qui étaient fortement recommandées, mais aucune d'elles ne m'a soulagé. A la fin on me conseilla d'essayer la Salsepareille d'Ayer et un ami me dit d'en acheter six bouteilles que je devais prendre en me conformant aux instructions. Je cédai à son désir, j'achetai les six bouteilles et en pris trois sans remarquer aucun résultat décisif. J'avais à peine fini la quatrième que mes mains étaient entièrement

Débarrassées d'Éruptions.

Mon occupation, qui est celle de cocher, m'oblige à être dehors au froid et à l'humidité, souvent sans gants, et l'éruption n'a jamais reparu." — THOMAS A. JOHNS, Stratford, Ont.

LA SALSEPAREILLE D'AYER

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer nettoient les Intestins.

R. WILSON SMITH Courtier-Financier

Débitures de Gouvernement, Municipales et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

sur sécurités de première classe toujours en mains.

No 1724 Rue Notre-Dame
MONTREAL

Avez vous pris du

FROID

— ou —

Souffrez vous d'un
Rhumatisme quelconque ?

Les Bains Turcs vous guériront.

HOTEL DU BAIN TURC

Rue Ste-Monique.

POUR MESSIEURS :

2 heures P.M. et toute la nuit.

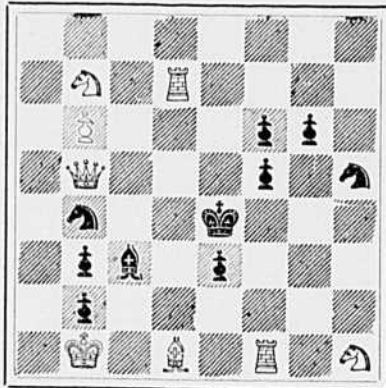
POUR DAMES :

De 10 heures A.M. à 2 heures P.M.

ECHECS

PROBLÈME No 62

Par S. M. JOSEPH
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 60

BLANCS

NOIRS

1 — F 2 C | 1 — N'importe où
2 — Echec et mat

Ont trouvé les solutions du Problème No 59.
Nondum (Montréal) ; Sphinx (Ottawa).

Calino, se trouvant dans un wagon de troisième classe avec son fils, voit celui-ci s'amuser avec les billets.

— Ah ça ! fait-il, en les lui retirant vivement des mains, as-tu besoin de faire voir que nous voyagons en troisième ?

* *

Galuchet a envoyé une communication à un journal du matin avec prière d'insérer.

Le lendemain, il achète le journal dans un kiosque, le parcourt des yeux et n'y trouve pas sa note.

— Voilà qui est bizarre ! s'exclame-t-il.

— Et poursuivant son chemin :
— Voyons si je serai plus heureux dans un autre kiosque.

Thos. Slater à un message pour chaque lecteur en notre 21ème page.

UN HOMME QUI NE BOIT PLUS



Deux pauvres diables sont à causer. L'un dit à l'autre : Moi, je buvais bien gros, parce que j'avais toujours mal aux dents. A cette heure je ne bois plus, depuis que je mâche de la gomme du Dr ADAM pour le mal de dents. Ça coûte rien que dix sous, et ça dure longtemps !

EXTRA-VIOLETTE *Violet* **AMBRE ROYAL**
Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE.
Nouveau Parfum extra-fin.
PARIS 29, 3^e des Italiens
SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE
SEUL INVENTEUR DU

A PROPOS DE MEUBLES



La bambine. — Dis donc, pépère, j'en veux un beau fauteuil comme le tiens, moi aussi.
Le grand-père. — C'est bien simple, ma petite ; va t'en chercher un chez T. E. & A. MARTIN, 1924 rue Notre-Dame. Il n'y a qu'eux qui en vendent de pareils.

UNE CURIOSITÉ ÉGYPTIENNE

Au mois de juillet 1881, on découvrit dans les ruines de Thèbes, les momies des plus puissants Pharaons d'Egypte, celle entre autres de Ramsès le Grand. On découvrit en même temps des sceaux, des pièces de monnaie, des statuettes, des comestibles, et un certain nombre de papyrus dont quelques uns d'une grande valeur, curieusement reliés, et malgré la patine des âges aussi lisibles que s'ils avaient été écrits hier. "Une Nuit avec Ramsès II" a été exécuté si habilement que le sceau oxidé, les couleurs antiques et le papyrus effrangé donnent l'illusion d'une véritable relique des premiers âges de la civilisation. Expédié par la poste sur reçu de 6 cts en timbres-poste, par J. C. Ayer Co., Lowell, Mass.

Une noce est attablée dans un restaurant.

La mariée, soudain, pousse un cri d'effroi :

— Oh ! j'ai laissé tomber mon bifteck. Le chien va le manger.

Et le marié, avec son sourire le plus aimable :

— N'ayez pas peur, j'ai le pied dessus.

* *

Guibollard va, pour le consulter, chez le juge de paix de son canton.

— Monsieur est absent, répond le domestique ; il est parti pour quelques jours.

Guibollard, désappointé :
— Cependant, il sait bien qu'on ne peut être juge et parti.

* *

La cette inscription sur une tombe dans un cimetière de campagne des environs de Tours :

CI GIT ALFRED DURASOIR
ancien coiffeur

Plaise à Dieu de lui épargner les peignes éternels.

Kalamazoo, dans le Michigan, est renommé pour son céleri, il l'est tout autant comme la patrie de Thos Slater, dont l'annonce paraît en notre 21ème page.



Deux dans une Famille. (4)

BOBCAYGEON, CAN., Mai, 1895.
Un de mes enfants avait eu des attaques il y a à peu près 2 ans ; alors notre Curé nous conseilla d'employer le Tonique Nerveux du Père Koenig, après lui en avoir donné 1/2 bouteille, l'enfant était guéri. Puis un autre eut les mêmes attaques, et fut guéri par le Tonique. M. LÉ. J. THIBAudeau.
Patrick Barry écrit de Worcester, Mass., que sa fille souffrait beaucoup de la Danse de Saint Guy, qu'elle ne pouvait pas se servir de ses bras, mais qu'après avoir pris une bouteille du Tonique Nerveux du Père Koenig, elle devient mieux.

WASHINGTON, D.C., Sept. 1893.

Nous avons employé le Tonique Nerveux du Père Koenig durant les dernières quatre années et les cas suivants furent guéris : Trois bouteilles guérirent une jeune fille sujette trois et quatre fois par jour à des attaques Épileptiques, et ces attaques ne sont pas reparues depuis 3 ans. Une autre élève avait sept attaques ou plus par jour, mais depuis qu'elle a fait usage du Tonique, elle n'a pas eu plus qu'une attaque en trois ou quatre mois.

SCÈURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

A. MONGEAU
No 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

Un Excellent Journal "

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,

THE REVIEW

de Chicago, *La Vérité* s'exprime comme suit :
"Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, *The Review*, dont l'éditeur est M. Arthur Preuss. Adresse, 145 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."

— De la *Vérité*, Québec, 31 août 1895.

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.
DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say ...

TEABERRY FOR THE
HARMLESS
CLEANSING
TEETH
ZOPESA-CHEMICAL CO.
TORONTO 25C.

La Fontaine de Jouvence

RETROUVÉE

Les vieillards rajeunissent.
Les faibles reprennent leurs forces et
La force vitale est restaurée.
L'espérance renaît partout et
La vie vous apparaît sous des horizons nouveaux.

Avez-vous mené une vie régulière?
Le besoin de forces nouvelles se fait-il sentir?
Voulez-vous vous rajeunir?

Envoyez-moi votre adresse et je vous écrirai personnellement, vous indiquant le moyen par lequel je me suis rajeuni. C'est un remède efficace et simple.

THOMAS SLATER, Boite 1444, Kalamazoo, Mich., U.S.
Envoyez timbre pour réponse.

32 ANNÉES D'EXPÉRIENCE

ARMAND DOIN

Chapelier de 1ère classe

No 1584

Rue Notre-Dame, Montréal
(Vis-à-vis le Palais de Justice)

CASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE
SUR COMMANDE

Réparages faits avec soin et à des prix modérés.

... LISEZ ...

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

NOUVELLE ADRESSE

NO 75 RUE ST-JACQUES

"La Presse" et "La Patrie"

Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX
FOURRURES en tous genres
ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

Ce sont les Salons de ...

M^{me} LS A. HOUDE, Jr.

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montréal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

Une Recette par Semaine

CONTRE LE HOQUET

On sait que M. Laborde est l'inventeur d'un procédé de traction rythmée de la langue, qui a sauvé la vie à des milliers de noyés et d'asphyxiés. Il nous apprend aujourd'hui, au nom de M. le professeur Lepine (de Lyon), que la traction légère et continue de la langue est le plus efficace remède à l'ennuyeux hoquet. On en guérit ainsi qui datent de trois jours.

Donc, lorsque le hoquet vous tiendra, au lieu de dire sept fois sans respirer, comme faisaient naïvement nos pères :

Dieu me l'a fait ;
J'ai le hoquet,
Dominus,
Je ne l'ai plus.

tirez la langue, maintenez-la quelques instants hors de la bouche, entre deux doigts entourés d'un mouchoir pour éviter le glissement, et vous guérez en moins de temps qu'il n'en faut pour vous l'apprendre. Le remède est, sinon très élégant, du moins facile et bon. Qu'on se le dise.

Bât é demande à son oncle :

— Pourquoi appelle-t-on les haricots des flageolets ?

— Parce que ce sont de petits instruments.

— A vent ?

— Oh ! non, généralement après.

Calino fils à son père :

— Papa, le baromètre est à la pluie.

— Eh bien ! rentre-le vite, imbécile, pour qu'il ne se mouille pas !

— Garçon, ce café est détestable, et vous me dites que c'est du Bourbon !

— Monsieur, je l'affirme ; mais c'est peut-être de la branche cadette.

Lu dans un feuilleton d'un journal littéraire :

"La princesse Zélie se fâcha avec le prince. Elle mourut à la suite de ce refroidissement."

Entre recensés :

— Non, c'est inquisitorial et parfaitement ridicule. Cette question, par exemple, à propos de certain petit local intime...

— Eh ! mon cher, ça prouve que l'Etat, en bon père de famille, se préoccupe de tous nos besoins.

Les jeunes gens, de nos jours, sont pratiques.

On demande à l'un d'eux, à l'examen de philosophie :

— Croyez-vous à l'immortalité de l'âme ?

— Pas sous ce ministère-ci, Monsieur.

L'examineur, très gêné, a dû donner une boule blanche.

UN RÊVE DE CHASSEUR



Pour avoir entendu parler de la position magnifique qu'occupent sur le St-Laurent, les lots de Beauvillage vendus par MM. MARQUIS et MONGEAU, qui ont leurs bureaux à la Banque du Peuple, l'un de nos concitoyens, qui veut aller y passer l'été, ne rêve plus que de chasse aux outardes et aux canards.

Nouvelle édition du ... JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL

VIN DE VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir :

ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUIÈMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

ÉTONNEMENT FÉMININ



Une jeune fille admirait la coupe irréprochable de l'habit d'un visiteur de la maison. Quel ne fut pas son étonnement d'apprendre que le Broadway Tailoring House de Montréal, 240 rue St-Laurent, où l'habit en question avait été fait, réussit aussi bien les toilettes féminines. Le fait est que les tailleurs pour dames sont rares à Montréal.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet étonnant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Les timbres postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

Poirier, Bessette & Cie,

No 516 Rue Craig

MONTREAL

DES VRAIS PHILOSOPHES



Ils savent bien qu'on ne les engraisse ainsi que pour rendre leur chair plus appétissante, mais s'en consolent par la pensée qu'ils seront rôtis dans des poeils et des ranges d'acier, les seuls dont on se serve aujourd'hui dans les bonnes maisons. Ces poeils sont fabriqués par M. G. CHAPLEAU, 414 rue St-Laurent.

AVIS AUX FUMEURS.

LE TABAC À FUMER (MIXTURE)

Crème de la Crème

est un délicieux mélange de Périque Louisianais de la paroisse de St-Jacques, de véritable tabac importé en palettes extra brillantes et finement hachées, de tabac de couleur extra haché en longs filaments, et de diverses autres marques de tabacs de la Havane choisis avec soin.

**J. M. FORTIER, Fabricant,
MONTREAL.**

"A titre d'essai un paquet de 2 onces sera expédié par la poste, franc de port, a quiconque nous fera tenir la somme de 25 cts."

Tél. Bell 8025 Tél. des March. 550

LA MERVEILLEUSE
(PATENTÉE)

NOUVELLE CUILLER . . .

Pour tourner les gâteaux et les galettes. Indispensables dans les familles.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

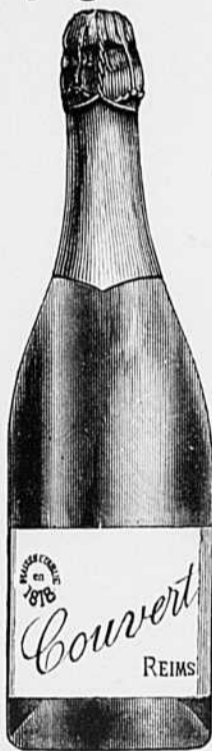
The Edw. CAVANAGH CO.,

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs **MONTREAL**

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE

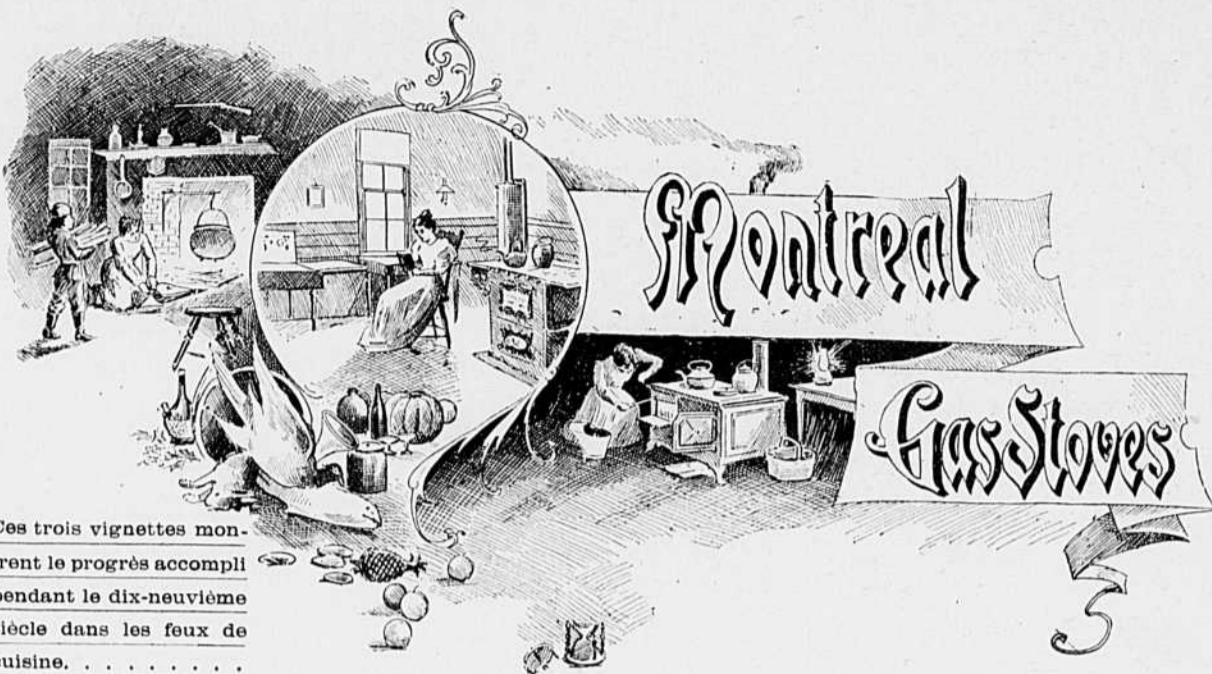
Montréal, seuls agents

POIRIER, BESSETTE & CIE

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

516 Rue Craig, Montréal.



Ces trois vignettes montrent le progrès accompli pendant le dix-neuvième siècle dans les feux de cuisine.

Dans toutes les villes du monde civilisé l'usage du gaz pour les poêles de cuisine est en train de remplacer tous les combustibles solides. Le gaz consommé dans un poêle à gaz bien fait et bien conduit ne coûte pas plus cher que le bois ou le charbon. Plus de combustible ni de cendres à transporter; plus besoin de copeaux, plus de suie, plus de fumée, plus de saletés. Le gaz est toujours prêt et toujours ajustable au degré exact de chaleur voulue. Mais il vous faut un poêle bien fait. Rien qu'à frotter une allumette, il s'allume instantanément, en un tour de main grilles et fourneaux sont chauds, l'instant d'après de l'eau chaude tant que vous voulez. C'est ainsi que fonctionne le

Poele de la Compagnie du Gaz de Montréal

Avec lui plus rien de la mauvaise odeur et de l'ennui que causent tant d'autres poêles à gaz; il se conduit seul. Cela compte pour quelque chose pour la Compagnie du Gaz de Montréal d'avoir mis en usage plus de 6 000 de ses poêles. Elle doit savoir et, de fait, sait comme pas un comment faire de bons poêles; elle en fait tant qu'elle peut les vendre à bas prix. C'est qu'elle a sa réputation à sauvegarder et qu'il lui faut faire de bons poêles sans en manquer un seul. Les ingénieurs de gaz, les véritables experts qui n'ignorent rien de leur métier sont unanimes à dire que les poêles de la Compagnie du Gaz de Montréal sont les plus parfaits que l'on offre en vente aujourd'hui. C'est pour cette raison qu'elle en dispose aussi vite qu'elle peut les faire.

La Compagnie du Gaz fait à ses clients les conditions les plus faciles; venez voir ce qu'elle a à vous offrir. Ses poêles portent tous le nom de la compagnie manufacturière.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

De succès en succès toujours, cette société qui s'est consacrée au développement des beaux arts en notre pays. Le tirage du 3 juin, outre qu'il a fait le bonheur personnel d'un certain nombre de particuliers, favorisés par le sort, a réjoui le public en général, pour qui il a été une preuve additionnelle de la libéralité de la Société et de l'esprit judicieux qu'elle apporte dans le choix de ses primes.

M. Sarrien est mandé chez M. Bourgeois:

M. Bourgeois.—Mon cher député, voulez-vous accepter le ministère de l'Intérieur?

M. Sarrien (sans enthousiasme).—Hum! hum! hum!

M. Bourgeois.—Voyons, qu'est-ce que ça vous dit?

M. Sarrien.—Ça! rien!

Simple question:

—A quel moment une génisse ressemble-t-elle le plus à une carte à jouer?
—Quand elle est lasse de trèfle.

Un apprenti, que son patron avait envoyé chercher deux saucisses, en mange une en route.

—Où est l'autre? s'écrie son maître, quand il le voit revenir avec une seule saucisse.

—L'autre? répond le petit apprenti avec naïveté, mais c'est ça l'autre!

Tous devraient lire l'annonce de Thos Slater sur la 21ème page du présent numéro.

Pourquoi jongler comme ça ?



Un jeune homme à la veille de se marier se demande, tout perplexe, à qui il devra bien s'adresser pour acheter ou louer une jolie petite maison. Mais qu'il aille donc chez MM. BEAUCHAMP et DÉRY, 505 rue Craig, coin de la rue St-Laurent. Ces messieurs font une spécialité d'acheter, de vendre et de louer des immeubles.

LA PREMIÈRE ÉTAPE



Voilà trois individus en route pour la misère. Et dire qu'ils pourraient si facilement se guérir de l'ivrognerie en allant se faire traiter à l'hospice Auclair! Ce département est confié à M. J. H. CHASLES, sous la direction de M. le Dr SYLVESTRE, 1428 rue St-Denis.

Thos Slater à un message pour chaque lecteur en notre 21ème page.

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **DU D^R CODERRE**



POUR GUÉRIR CERTAINES Affections bilieuses. Torpeur Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-6



BAIN RUSSE
" TURC
" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.



Point de Fumée
 . . . Ni Odeur Désagréable

Société Française des Fourneaux-Vitesse
 DE L'INGENIEUR ROUZEE, PARIS

Brulant tous les Pétroles.

PRIX DE DETAIL, \$2.50

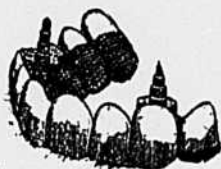
... VENTE EN GROS ...

ROYER & ROUCIER FRERES

55 rue St-Sulpice, MONTREAL.

Escompte spécial pour le commerce.

A bec rondintensif à courant d'air.



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

Tél. Bell 2818

20 Rue St-Laurent

Casse-tête Chinois du "Samedi"

SOLUTION DU PROBLÈME No 28



Ont trouvé la solution juste: Mlle A Barry, Mlle Eugénie Brunet, Mlle Emma Gauthier, Mlle Denise Plante, Phelena Smith, Emile Brosseau, Rodolphe Crevier, E Giguère, Arthur Payette, Alexandre Raymond, Joseph St Georges (Montréal); Mlle Régina Fréchette, G. Choquette, Roméo Langevin (Marieville, Rouville, Que); Madame V Boisvert, Madame Alexandre Robillard, C. O. S., L'Exilda du Père au Sel (Ottawa, Ont); Mlle Laura Bussière, Joseph Dubuc, Edmond Bussière (St Sauveur, Québec, Que); Chas H Boucher (Ste Angèle de Rouville, Que); Ferdinand Haince (Theford Mines, Que); Delle Clémentine Clément, A M Demers (Waterloo, Que); Peter Bennack (Cohoes, N Y); Joseph Laramée (Forestville, N Y); P N Bernard, E A Bernard, G Blanchette, Calixte C Caron (Lowell, Mass); Thomas Heber (Lawrence, Mass); Phillibert Tetrault (Manville, R I); Mad A P Langevin, Omer Reau (Woonsocket R I); Louis Pigeon (Watertown N Y); Peter Quarter, D Dubois (Marieville, Que); Antoine Gauthier (St Joseph, Bordeaux, Que).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de MM. Alexandre Raymond, Albion Hôtel, Phelena Smith, 518 St-André (Montréal); Peter Bennack, 5 Whitehall (Cohoes, N Y); Joseph Laramée, (Forestville, N Y); Louis Pigeon (Watertown, N Y).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix quelles auront fait.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B

Jan 96

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Fumez les Cigares de choix ..

Creme de la Creme - 10c

La Fayette - - - - 5c

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX DEBITS DE TABAC.

LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

17 Juin '96

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION DU 3 JUIN	} Le Numéro	91,545 a gagné le prix de	\$1,000.
		do	16,290 do 400.
		do	6,961 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

BICYCLISTES!



VOUS AIMEZ A...
ACHETER ET MONTER
SUR LE...
Meilleur et le meilleur Marché.

AUSSI TOUTES SORTES DE
VOITURES, CHARRETTES, EXPRESS, WAGONS,
ET TOUTES SORTES DE

Voitures d'Été,

ALLEZ CHEZ...

R. J. LATIMER

592 rue St-Paul, Montreal.

100 en Magasin pour le Choix.



Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX
FOURRURES en tous genres
ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

Ce sont les Salons de ...

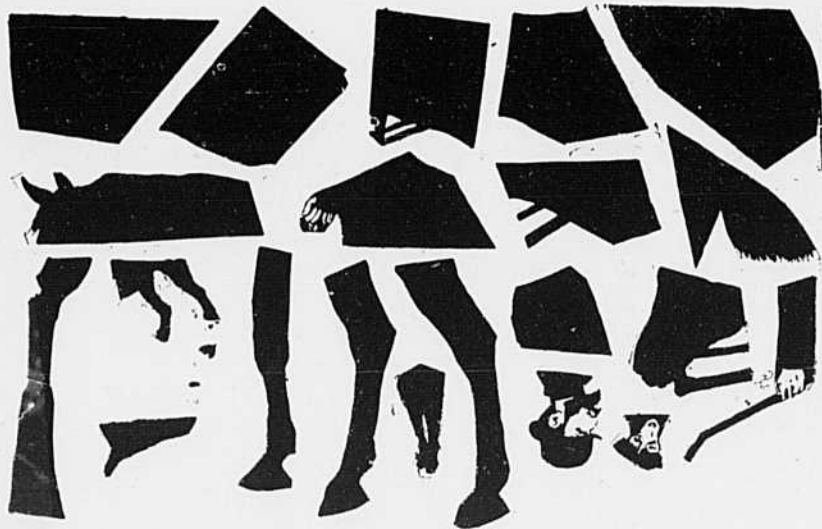
M^{me} LS A. HOUDE, Jr.

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

Casse-tête Chinois du "Samedi"

No 30



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: UN HOMME A CHEVAL PRÉCÉDÉ DE SON CHIEN.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 18 juin, à midi, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

Le meilleur des chiens de garde



Le meilleur des chiens de garde pour une maison commerciale c'est sa probité dans les affaires. C'est pour avoir compris cette vérité que la maison T E & A MARTIN, meubliers, 1924 rue Notre-Dame, a su se défendre jusqu'aujourd'hui contre ceux de ses concurrents qui voulaient lui voler sa clientèle.

REGISTERED TRADE MARK.

MICHEL LEFEBVRE & CIE.

Confitures
Gelées
Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

Pour le Bain



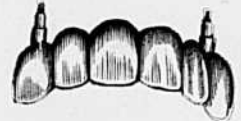
DE BÉBÉ

Vous devez vous servir des savons les plus purs. Nous avons un grand choix de ces savons que nous pouvons recommander, ainsi qu'un assortiment complet d'

ARTICLES POUR BAINS
ET POUR LA TOILETTE

LA PHARMACIE NATIONALE
Téléphone 2628. 216 Rue St-Laurent

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montreal



Extraites les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Société Nationale de Sculpture

Incorporée par Lettres Patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - \$50,000

Distribution Spéciale le 12 Juin

VALEUR DES OBJETS D'ART		LOTS APPROXIMATIFS			
Un lot	\$3,000	\$3,000	100 lots valant	\$5	\$500
" "	1,500	1,500	100 "	5	500
" "	500	500	100 "	5	500
" "	250	250	100 "	5	500
2 "	100	200	100 "	5	500
8 "	50	400	999 "	2	1,998
10 "	25	250	999 "	2	1,998
25 "	20	500			
100 "	10	1,000			
200 "	5	1,000			
		\$8,600			Montant Total \$14,596

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fait par un comité de citoyens connus et dignes de confiance.

Prix du Billet, - 25 cents

11 BILLETS, \$2.50.

100 BILLETS, \$20.00

La Société Nationale de Sculpture,

J. ED. CLEMENT, - - - - Secrétaire-Gérant.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.